

VOYAGE
Des Pais
SEPTENTRIONAUX
Par le S.r D. L. M.



A Paris
Chez Louis Vandosme proche
Monseig.r le Premier President.

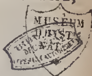
G. Ladame f.

VOYAGE
DES PAIS
SEPTENTRIONAVX.

Dans lequel ſe void les mœurs, maniere de vivre ,, & ſuperſtitions des Norweguiens, Lappons, Kiloppes, Borandiens, Syberiens, Samojedes, Zembliens, & Iſlandois, enrichi de pluſieurs figures.

Par le ſieur DE LA MARTINIERE,





A PARIS,
Chez LOUIS VENDOSME, Libraire, dans la court du Palais, proche l'Hoſtel de Mr le Premier Preſident, au Sacrifice d'Abraham. 1671.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A

MESSIEURS
LE
PREVOST
DES MARCHANDS
ET
ESCHEVINS
DE LA VILLE DE PARIS.



ESSIEURS,

Contemplant ce Navire fourni de tout ſon attirail, vogant en pleine Mer, qui ſont

les Armes de cette fameuse Ville, que vous gouvernez par vos prudentes deliberations, en estant les principaux appuis, où vous faites paroître, que vous vous acquitez avec advantage de l'excellence de vos Charges; m'oblige de vous presenter ce Vogueur Marchand, pour exciter les Parisiens de voir les Mers, afin que dans leurs navigations ils se rendent aussi recommandables par leurs industries sur les eaux, comme ils le sont sur terre, & que leur Ville natalle en soit d'autant plus renommée, bien qu'elle le soit déja beaucoup par les soins que vous prenez, & par les charitez que vous y exercez, qui font connoître, que vous estes fort integres & éclairez par les soins que vous employez en la conservation publique, sans y mesler vos interests particuliers, comme vrais Magistrats, que je puis comparer à ces bons Pilottes, qui employent toutes leurs industries à bien conduire les Vaisseaux qu'ils prennent en leur charge. Puis que vous de mesme, MESSIEVRS, par vôtre vertu & sage économie, vous vous montrez les Peres de vos Compatriotes; En estant du

nombre, & de ceux aussi qui profitent de vos bons Reglemens. Desirant vous le témoigner, permettez que je me dise en tous endroits,

MESSIEURS,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
DE LA MARTINIERE.



LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

IL est peu de Livres qui soient plus conformes au temps où nous vivons que celuy-cy, dans lequel vous pouvez remarquer les Païs les plus recherchez, principalement pour les Fourures, & pour les diverses choses que l'on tire des Monstres de Mer, Mr de Clerac, Avocat au Parlement de Bordeaux, écrit que cent ans avant la navigation de Christophle Colomb, les François avoient fait voile vers Baccalaos & le Nord de l'autre Hemisphere, & que si les Estrangers n'avoient pas dérobé à nôtre Nation la gloire d'avoir découvert les Indes Occidentales, ils auroient advoüez avec Magin, que celuy qui portá la premiere nouvelle du nouveau Monde estoit vn François, qui avoit voyagé au Septentrion. Presentement il n'y a pas moins de voyageurs curieux qu'il y en avoit alors, Monsieur de la Martiniere est en cela preferable aux autres, en ce qu'il n'a pas tant recherché le gain, qu'observé les choses curieuses, pour lesquelles vous representer & vous les rendre plus agreables, j'ay fait faire sur les desseins qu'il m'en a donnez les corporances & vestemens des Nations differentes, les animaux, & les autres particularitez qu'il a veuës.

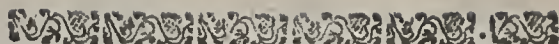
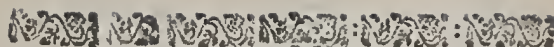


TABLE.



Extraict du privilege du Roy.

PAR Lettres Pattentes du Roy, données à Paris le 5 Mars 1671. Signé, Par le Roy en son Conseil, D'ALENCE'. Il est permis à Loüis Vendosme, Marchand Libraire, de faire imprimer, vendre & debiter le *Voyage des païs Septentrionaux* du Sr DE LA MARTINIERE, en quelque forme, caractere, & autant de fois qu'il voudra, pendant le temps & espace de dix années, à compter du jour qu'il sera parachevé d'imprimer pour la premiere fois, avec trés expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Voyage sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville de Paris, le 28 Aoust 1671. suivant l'Arrest de la Cour de Parlement du 8 Avril 1653. Signé, TIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 20 Aoust 1671.



VOYAGE DES PAIS SEPTENTRIONAUX.

CHAPITRE I.

Embarquement de l'Auteur à Coppenhaguen dans un Vaisseau de la Compagnie du Nord pour le Roy de Dannemarck, & de son arrivée à Christiania en Norwegue.



L'AN mil six cent quarante-sept Fridrich, troisiéme du nom, Roy de Dannemarck, curieux de l'avancement de ses Sujets & du Commerce, fit établir deux Com-

pagnies dans Coppenhaguen, capitale Ville du Royaume, l'vne d'Islande & l'autre du Nord, laquelle ayant remarqué que le trafic de Norwegue luy avoit esté avantageux, obligea les interessez de cette Compagnie, l'an mil six cens cinquante-trois à la fin de Fevrier, de representer à Sa Majesté Danoise le profit qu'il en pourroit venir, si l'on alloit plus avant que l'on n'avoit esté, & que l'on en rapporteroit sans doute diverses marchandises.

Sa Majesté ayant prété l'oreille à cét avis y consentit; ce qui obligea Messieurs de cette Compagnie de faire équiper trois Navires pour faire ce voyage.

Estant pour lors à Coppenhaguen, & apprenant que Sa Majesté avoit donné ordre à ceux qui devoient faire ce voyage de faire des recherches exactes des terres qu'ils aborderoient, & d'en rapporter plus de curiositez que faire se pourroit, afin de le rendre plus recommandable, est ce qui m'obligea d'aller

trouver un de mes amis, qui eſtoit un des principaux intereſſez, que je priay de me faire accepter de la Compagnie pour Chirurgien d'un de ces Vaiſſeaux, ce qu'il fit.

Eſtans munis de tout ce qu'il nous eſtoit neceſſaire, nous nous embarquâmes ſix jours aprés, & ayant levé l'ancre, faiſant beau temps, avec un vent de Sud Eſt, cinglans juſques au *Kat gat*, nommé par les François *Trou du chat*, détroit qui ſepare l'Occean Germanique de la Mer Baltique, lieu tres-dangereux à paſſer pour les écueils qui s'y rencontrent, & qui contient quarante lieuës, ſçavoir depuis Helſeneur juſques à Schagerhort.

Comme nous eſtions vis à vis de Maëſtrand, qui eſt une petite Ville, & Port de Mer, à environ trente lieuës de Coppenhaguen, un vent du Nord nous prit avec telle impetuoſité, qu'il nous fit reculer environ dix lieuës ; ce qui nous obligea de chercher Port, & retirer ſous les côtes de Schllot, où nous

nous y mîment à labry ſous le Château, qui ne paroiſt qu'une vieille maſure inhabitable, abandonné depuis pluſieurs années, quoy que ſignalé à cauſe de ſes promontoires.

Ayant là demeuré à l'ancre deux jours entiers, le troiſiéme une heure devant Soleil leué un vent d'Eſt venant, fit que nous levâmes l'ancre pour continuer nôtre route.

Nous neûmes pas vogué quatre heures, qu'un vent de Nord Nort-Eſt s'éleva ſi fort, que nous fûmes contraint de quitter les côtes de Gottenbourg oû nous eſtions, nous pouſſant tout à fait à celles de Jutland: Comme de ce côté-là il y a quantité de bancs de ſable, il nous falut à tous momens jetter la ſonde. Allans ainſi une bouffée de vent nous pouſſa en un endroit, où il n'y avoit que trois braſſes & demie d'eau, où là nous euſſions eſté échoüez ſans doute, ſi noſtre Pillote qui eſtoit fort adroit n'eût fait promptement detourner le Vaiſſeau, & prendre la fa-

veur du vent, qui nous poussa ensuite en un lieu où demi-heure aprés trouvâmes par la sonde quinze brasses d'eau; ce qui nous obligea de tenir la Mer à la bouline le mieux qu'il nous fut possible pour ne pas retourner en arriere.

Estans éloignez environ de deux lieuës du banc où nous avions pensé échoüer, nous nous apperçeumes estre sur un tournant d'eau, qui nous arrestoit tout court, comme si nous avions esté ancrez, nonobstant le vent; ce qui nous obligea de ployer les voiles, ne laissant que celuy de Mizaine pour tâcher de nous en retirer, & fûmes en cette peine presque douze heures, où nous y aurions esté encore d'avantage, s'il ne se fut élevé un vent fort du Sud-Sud-Oüest, qui nous obligea de tendre tous nos voiles, pour avec sa faveur nous retirer de ce méchant lieu, cinglant vers les côtes de Bahus.

Aprés avoir vogué quelques jours & quelques nuits avec plaisir, nous découvrîmes sur les huit heures du matin

les Promontoires de Chriſtianſand, petit village renommé pour la commodité de ſon Port, & ſur la nuict du lendemain arrivâmes à Chriſtiania.

CHAP. II.

Particularitez des environs de Chriſtiania, mœurs & maniere de vivre des Païſans Norwcguiens.

ESTANS entrez dans le Port de Chriſtiania nous y débarquâmes pour aller porter des Lettres à deux Marchands aſſociez de la Compagnie qui y demeuroient, leſquels apprenans par icelles l'entrepriſe que l'on avoit faite pour l'augmentation du negoce du Nord du conſentement de Sa Majeſté Danoiſe, nous receurent avec joye, & nous traitterent magnifiquement.

Un de ces Marchands, voyant que j'eſtois eſtranger, & apprenant auſſi que j'eſtois recommandé d'un des principaux intereſſé, pour me faire voir le plus de particularitez que l'on pour-

roit, commande à un de ſes domeſtiques qui parloit François, de me mener à deux ou trois lieuës dans le païs pour en obſerver les particularitez ; ce qu'il fit dés le lendemain de bon matin, me faiſant monter ſur un cheval, & luy ſur un autre, & nous allâmes enſemble à Wiſby, qui eſt un grand Village à trois lieuës de Chriſtiania, bâti entre des Montagnes, dont les maiſons ſont fort baſſes, faites de bois ſans aucun ferrement, ſans feneſtres, le jour ny entrant que par une lucarne, qui eſt au milieu du toict, & ſont toutes couvertes de gazons de terre.

Les Païſans Norweguiens ſont ſimples & bons hoſpitaliers, tous pecheurs, ne faiſans trafic que d'Harans, Moluës, Merluches, Stockfiſch, & autres poiſſons, tant frais, ſalez, que ſecs, & ſont tous eſclaves de la Nobleſſe.

Les Femmes Norweguiennes ſont fort belles, quoy que rouſſes, aiment les Eſtrangers, & ſont bonnes menageres, elles fillent, & font de la toille pour

leur ménage, & gouvernent le bétail, lequel y eſt en quantité de toutes ſortes d'eſpeces, comme en France : il y a auſſi force gibier, comme Elends, Cerfs, Chevreuils, Sangliers, Chamois, Boucs ſauvages, Lapins, Liévres, & de toutes eſpeces de volatilles, & auſſi quantité de Loutres, Caſtors, Lynx, & Chats ſauvages de diverſes couleurs.

Toute la Norwegüe eſt un païs montueux, qui ne peut-eſtre enſemencé de grains, dequoy on puiſſe faire du pain, quoy qu'il y en ait quantité qui leur eſt apporté des païs eſtrangers par le moyen de la navigation; il eſt toutefois abondant en tres-bon pâturage & en bois.



CHAP. III.

De la chasse de l'Elend, ridicule opinion de la vertu de son pied, de la valeur de la Noblesse Norweguienne, & de son autorité.

SORTANS de Wisby pour retourner à Christiania nous fismes rencontre d'un Gentil-homme, suivy de deux valets, qui avec des chiens alloit à la chasse; lequel connoissant la personne avec qui j'estois luy demanda, s'il vouloit avec moy avoir le plaisir de la chasse de l'Elend, ce que nous acceptâmes: Ayans ensemble cheminé environ un quart de lieuës, nous rencontrâmes un Chasseur des domestiques de ce Gentil-homme, accompagné de dix ou douze païsans, qui nous menerent encore environ trois quarts de lieuës delà vers un grand bois fort touffu, à l'entrée duquel nous mîmes pied à terre, donnans à garder nos chevaux à un des ses valets,

La chasse ayant esté preparée le jour de devant par les Sujets de ce Gentil-homme, fit que nous ne fûmes pas à plus d'une portée d'un coup de pistolet dans le bois, que nous avisames un Elend, qui courant devant nous, tomba tout d'un coup sans avoir esté tiré, ny avoir entendu tirer; ce qui m'obligea de demander à mon guide & interprete, d'où venoit que cét animal estoit tombé de la sorte; à quoy il me répondit, que c'estoit du mal caduc, duquel tous ces animaux sont affligez, qui est la cause pour laquelle on les nomment *Elends*, qui veut dire *miserables*. Cét animal est de la hauteur d'un grand Cheval, le corps fait comme celuy d'un Cerf, mais plus gros & long, les jambes hautes, le pied large & fendu, le bois grand, velu, & large comme celuy du Daim, non pas si fourny de cornichons que celuy du Cerf; & n'estoit ce mal qui le fait tomber, on auroit de la peine à l'attraper; Ce que je vis peu aprés que le Gentil-homme Norwei-

gulen eut tué cét Elend dans son mal, en poursuivant ensuite un autre pendant plus de deux heures sans le pouvoir attraper, & que nous n'aurions jamais pris sans qu'il tomba comme le premier du mesme mal caduc, aprés avoir tué trois des plus forts chiens de ce Gentil-homme avec les pieds de devant, ce qui le fâcha fort, & ne voulut pas chasser d'avantage : Il envoya querir un charriot à une mettairie qu'il avoit à demie lieuë de là, pour emporter la chasse, qu'il fit mener à son Chasteau, lequel estoit bâti à l'antique, comme sont tous les autres du païs, où nous fûmes avec luy à une grande lieuë plus loin que Wisby, où là il nous regala splendidement.

Ce Gentil-homme apprenant de celuy qui m'accompagnoit que j'estois estranger, & recommandé de Messieurs de la Compagnie du Nord establie à Coppenhaguen, l'obligea pour témoignage d'amitié de me donner les pieds gauches de derriere des Elends

qu'il avoit tué, me faiſant entendre que c'eſtoit un remede ſouverain pour ceux qui tombent du haut-mal; à quoy je répondit en riant, que je m'eſtonnois que ce pied ayant tant de vertu, l'Animal qui le portoit ne s'en gueriſſoit pas, l'ayant toûjours avec ſoy. Ce Gentil-homme faiſant reflexion ſur ce que je diſois ſe prit à rire, & dit que j'avois raiſon, en ayant donné à pluſieurs perſonnes affligées de pareil mal, qui n'en avoient pas eſté gueries; & qu'il reconnoiſſoit auſſi bien que moy que cette pretenduë vertu du pied d'Elend eſtoit une erreur populaire.

Le lendemain de grand matin aprés avoir dejeûné avec ce Gentil-homme, nous le remerçiâmes de ſes courtoiſies; & ayant pris congé de luy reveimmes à Chriſtiania.

Ayant parlé au Chapitre precedant des mœurs des païſans Norweguiens, je diray que les Nobles y ſont accors, magnanimes, poſſedent les plus hautes Charges du Royaume, ſont Sou-

verains ſur leurs terres, tiraniſſent leurs Sujets, ſont bons Soldats tant par Mer que par terre, & voyagent volontiers.

CHAP. IV.

Rembarquement de l'Auteur à Chriſtiania, de ſon arrivée à Berguen en Norwegue, & des particularitez de cette Ville.

APRES avoir demeuré quatre ou cinq jours à Chriſtiania, nous prîmes congé des deux Marchands de la Compagnie du Nord, qui confirmerent nos ordres, nous ſouhaitans un bon voyage ; & nous eſtans rembarquez nous levâmes l'ancre pour ſortir du Port, & pourſuivîme nôtre route à la faveur d'un vent de Nord-Eſt, qui nous continua juſques à Stafanger, où là un calme tout plat nous prenant, nous obligea, ne pouvans avancer de nous mettre à peſcher pour paſſer le temps.

Les côtes de Norwegue eſtant fort

abondantes en toutes ſortes de poiſſons, fit que nous en prîmes une telle quantité, que nous fument obligez de faire Careſme.

Ayant demeuré en cét endroit cinq jours entiers, ſur la nuict du ſixiéme il nous vint un beau frais du Sud-Eſt, qui nous pouſſa en peu de jours à Berguen, où nous devions aller pour décharger des marchandiſes que nous avions pour ce lieu là.

Eſtans entré dans le port de Berguen, qui eſt un des beaux de l'Europe; nous y encrâmes, & tandis que l'on déchargeoit je fus voir la Ville, laquelle eſt grande comme Abeville, haute & baſſe, partie eſtant bâtie ſur des rochers, & l'autre à la rive de la Mer, & fort marchande, qui eſtoit autrefois un Archeveſché; mais qui depuis la reformation de Religion a eſté aboly, le Palais Epiſcopal ayant eſté donné aux trois Villes Anciatiques, qui ſont Hambourg, Lubeck & Bremen, pour y eſtablir leur contoir ou magazin, privilegié

du Roy de Dannemarck pour le negoce.

. Ce contoir ou magazin se nomme Cloître, & les negocians qui l'occupent Moines, quoy qu'ils n'en portent pas l'habit, & n'en observent pas les regles, sinon le celibat, lequel ne pouvans garder & se voulans marier, faut qu'ils abandonnent le Cloître pour jamais, se retirans en un autre lieu, pouvans toutesfois trafiquer & correspondre avec leurs confreres, desquels tout le negoce ne consiste qu'en Harangs, Moluës, Merluches & Stockfisch, qui est un poisson rond & sec, qui se debite en quantité par toute la Moscovie, Suede, Pologne, Dannemarck, Allemagne, Hollande, & autres païs.

CHAP. V.

Rembarquement de l'Auteur à Berguen, & de son arrivée à Dronthem.

L'On n'avoit pas encore déchargé toutes les marchandises, que

nous avions pour Berguen, que je rentray dans le Vaiſſeau, & demie heure aprés le vent s'eſtant changé en un petit Sud-Oüeſt, qui nous eſtoit favorable, nôtre Patron fit lever l'ancre & tendre les voiles pour cingler doucement entre les côtes du côté de Dronthem où nous devions aller pour y laiſſer la moitié de nôtre charge, qui ſe devoit livrer à l'Intendant des mines de Cuivre & d'Argent pour faire du pain & de la bierre de proviſion pour les mineurs.

Eſtans à peu prés à la moitié du chemin le vent ſe fortifia de telle ſorte, que quinze ou ſeize heures aprés nous nous trouvâmes vis à vis de Store; mais en un inſtant le vent s'abaiſſa, ce qui nous fit avoir un grand calme.

Comme il n'y a rien de plus ennuyeux aux Mariniers que le calme, ne ſçachans à quoy s'occuper, ils reitérent la peſche, & prirent un tel nombre de Klippen-Fiſch, qu'ils furent contraints d'en ſaller une grande partie,

tie, qui nous servy bien aprés.

Ce poisson est une espece de Molue, plus grosse que celle des Terres Neufves, qui pour n'abandonner jamais les rochers se tenans toûjours au fond & tout contre, c'est ce qui luy a fait imposer en Langue Allemande ce nom de *Klippe Fisch*, qui veut dire, *Poisson de Rocher.*

Ayant demeuré dans ce calme quelques jours, un vent d'Oüest Sud Oüest se leva, qui nous aida fort pour aller à Dronthem, où nous arrivâmes trois jours aprés sur la nuict.

CHAP. VI.

Depart de l'Auteur de Dronthem pour aller voir les mines de Cuivre & d'Argent qui appartiennent au Roy de Dannemarck.

AYANS mis pied à terre, nous allâmes rendre les Lettres que nous avions pour l'Intendant general des Minieres, que nous priâmes de faire

recevoir au plûtôt le grain que nous luy devions livrer: A quoy nous répondant, qu'il n'avoit point de Commis pour lors en ville, estans tous aux mines, où il faloit qu'il envoya un homme exprés pour en faire venir un, & qu'il ne pouvoit recevoir le grain auparavant qu'il fut venu : Ce qu'entendant, je priay le Patron de nôtre Navire de me permettre d'aller avec le messager, que l'on devoit envoyer és mines pour les voir; ce qu'il m'accorda.

Le lendemain de grand matin nous partîmes le messager & moy, tous deux à cheval, & fûmes jûques à Steckby, qui est un grand village à six lieuës de Dronthem, où nous fûmes obligez de demeurer, tant à cause que la nuict commençoit à nous prendre, quoy qu'il ne fut que deux heures aprés midy, qu'à cause qu'il y avoit un grand bois à passer tres-dangereux pour la rencontre des Ours, Loups-cerviers & Lynx qui s'y trouvent en grand nombre.

Le lendemain à Soleil levant nous partîmes de Steckby, continuant nôtre chemin vers les mines, où nous y arrivâmes sur la nuict, & prîmes logis aux Forges, où nous y fûmes receus selon la coûtume du païs, avec du tabac, de l'eau de vie de bled & de la bierre, dequoy falut faire débauche. Trouvant là un Commis, qui pour avoir esté en France valet de Chambre d'un Gentil-homme Norweguien parloit bon François, je luy contay comme la curiosité m'avoit invité de venir où j'estois pour voir les mines, & le priay de me faire cette courtoisie que de m'y faire entrer, ce qu'il me promit pour le lendemain; & aprés une couple d'heures d'entretient nous nous en allames coucher.



CHAP. VII.

Particularitez des mines de Cuivre & d'Argent qui sont en No wegue.

LE lendemain dés la pointe du jour le messager avec lequel j'estois venu & un Commis, ne manquerent de partir pour Dronthem, me laissans là, à la charge d'un Maître mineur, qui devoit aussi le lendemain aller à Dronthem, avec lequel je devois retourner.

Estant levé je fut trouver ce Commis, qui parloit François, lequel avoit fait apprester le déjeuné, tant pour luy, moy, que ce Maître Mineur, auquel on m'avoit donné en charge pour me remener. Ce Commis le prie de me faire descendre dans les mines pour y voir travailler.

Si tôt que nous eûmes déjeuné, nous alâmes à cinquante pas des Forges, qui sont sur une haute montagne, où là est l'entrée de la mine, sur le bord de la-

quelle eſt une machine, que les François appellent Gruë, que deux Hommes tournent, par le moyen de deux grandes rouës où ils ſe mettent, l'un dans une, & l'autre dans l'autre pour tirer les pieces des mines, tant en pierre qu'en terre, ainſi que l'on tire les pierres de taille & la terre à faire des pots,aux environs de Paris,

Nous nous mîmes le Maître Mineur & moy dans une cuve de bois, accommodée avec des bandes de fer, attachés ſous les exelles, & fûmes ainſi deſcendus dedans la mine, laquelle avoit bien cinquante toiſes de profondeur.

Eſtant tout au bas, il me ſembloit eſtre dans le Royaume de Pluton, ne voyant de tous côtez que des cavernes épouvantables, des feux allumez & des Hommes, qui ſont les mineurs, reſſemblans à des Diables, tous vétus de cuir noir, ayans ſur la teſte un camail, comme portent nos Preſtres en Hyver, une piece du meſme cuir, allant en pointe,

qui leur ceint le viſage au deſſus du nez, deſcendant juſques ſur la poitrine, avec un tablier de meſme, comme vous voyez en la figure ſuivante,



Chacun travaille dans ces mines differemment, les uns cizellans & coupans la pierre de cuivre, les autres furetans, tant pour chercher les veines de cuivre, que pour ſonder, afin de découvrir

le lieu de l'eau, qui quelquesfois eſt cachée dans les entrailles de la terre, laquelle les noyeroit s'ils n'y prenoient garde, venant à débonder tout d'un coup.

Le Maître Mineur, qui m'avoit fait deſcendre dans la mine, appercevant que je m'eſtois épouvanté, & qu'un grand froid m'avoit ſaiſi, ſonna la clochette pour donner avis en haut, que l'on eut à nous retirer; ce qui fut fait auſſi-tôt, de meſme que l'on nous avoit deſcendu, & retournâmes aux Forges, où nous trouvâmes le Commis qui parloit François, qui nous attendoit pour dîner.

Aprés avoir dîné, ce Commis fit ſeller trois Chevaux pour aller aux mines d'argent, qui eſtoient à deux lieuës de là, ſur leſquels nous montâmes, luy, le Maître mineur & moy, où y eſtans arrivez deſcendîmes à la maiſon de l'Intendant, qui nous receut avec joye, nous donnant à boire à chacun un grand verre d'eau de vie, en ayant beu

un le premier pour nous saluer, puis nous fit apporter du tabac & de la bierre.

Aprés nous avoir traittez de la sorte, il nous mena aux Forges, qui sont à un quart de lieuës de sa maison, dans lesquelles, ainsi qu'en celles de cuivre, il y avoit plusieurs ouvriers, dont les uns piloient les pierres, les autres l'avoient, les autres fondoient & raffinoient, & les autres fabriquoient des pieces monoyées pour Sa Majesté Danoise.

Des Forges nous fûmes à la mine qui est tout contre, sur une montagne, fort haute, cornuë de tous côtez, dans laquelle je descendis, comme en celle de cuivre avec le Maître mineur, où je ne vis autre chose que ce que j'avois veu dans celle de cuivre, les Mineurs estans vétus de méme, ne travaillent dedans les mines pas plus long-temps les uns que les autres; sçavoir au Printemps & en Autonne trois heures le matin, & trois l'aprésdinée, en Esté quatre le matin, & cinq l'aprésdinée, &

le reste du temps ils se réjouïssent, & dansent au son d'haubois, violons & autres instrumens; ce que j'eu le plaisir de voir dés le soir mesme que j'arrivay aux Forges de cuivre; & pendant les trois mois de l'Hyver, ils ne travaillent point du tout, & si ne laissent ils d'estre payez, comme quand ils travaillent, à raison de trois liures par jour.

Ayans tout veu les particularitez des mines d'argent, nous retournâmes au logis de l'Intendant, où nous soupâmes & couchâmes; & le lendemain aprés avoir dejeuné, ayans pris congé de luy, montâmes à cheval pour retourner aux mines de cuivre, où là nous dinâmes; puis ayans pris congé du Commis qui parloit François, nous partimes, le Maître mineur & moy, pour aller à Dronthem.



CHAP. VIII.

Du regal que receût l'Auteur d'un Païsan Norwegnien, retournant des mines d'argent & de cuivre à Dronthem.

NOus neûmes pas cheminé plus de deux lieuës & demie, que la nuict nous prit ; ce qui nous obligea d'aller à un village en la maison d'un païsan de la connoissance du Maître mineur avec qui j'estois, qui nous receut fort honorablement selon son pouvoir, nous donnant pour souper deux Faisans & un Lievre qu'il avoit tué il y avoit une heure à la chasse, laquelle est libre à chacun en ce quartier-là, nous ayans donné en entrans dans sa maison du tabac, de la bierre, & de l'eau de vie de grain.

Aprés le souper nous nous mimes à fumer comme des dragons, & boire à qui mieux mieux de l'eau de vie & de la bierre, continuans cette débauche

presque toute la nuict.

Le païsan voyant que le Maître mineur s'estoit soulé, pour luy faire honneur, fut tellement ravy, que cela l'obligea d'en faire de mesme.

Estans en cét estat on leur fit une litiere au milieu de la chambre, surquoy on les coucha, & je me mis auprés d'eux en attendant le jour.

Le Soleil estoit levé, que le Maître mineur & le païsan estoient encore dans un profond sommeil. Comme j'avois volonté d'aller coucher cette journée-là à Dronthem, & voyant que nos chevaux estoient prests, & le déjeuner qui nous attendoit, je les reveillay, puis nous nous mimes à table; & à la sortie, ayans remercié nostre hoste, nous montâmes à cheval, & allâmes si bien, que nous arrivâmes à Dronthem, la nuict n'estant pas encore close.



CHAP. IX.

Rembarquement de l'Auteur à Dronthem; comme les Mariniers furent contraints d'acheter le vent, & le danger qu'il y a de naviger sur la Mer du Nord.

Deux jours aprés, ayans déchargez, & receus les provisions que l'Intendant general des mines estoit obligé de nous livrer, le vent estant bon, nous nous embarquames, & quelques heures aprés fimes voile pour continuer nostre chemin.

Nous vogasmes quelques jours fort heureusement jusques au dessous du cercle Polaire Artique, où là un grand calme nous prit, proche des costes.

Sçachans que ceux qui habitent le païs de dessus le cercle, ainsi que les habitans des côtes du *Finische Scher* ou *Mer de Finie*, sont presques tous Sorciers, & disposent des vents à leur volonté, nous fit mettre la chalouppe en

Mer pour en aller acheter à un village le plus proche, nous adreſſans au principal Nigromencien du lieu ; auquel ayans dit où nous voulions aller, & demandé s'il ne nous en pouvoit pas fournir pour juſques au Mourmanskoimore, nous répondit que non, ſon pouvoir ne s'eſtendant que juſques aux promontoires du Rouxella ; d'où voyans que nous en eſtions encore fort éloignez, & que de là nous pouvions facilement aller au cap du Nord, eſt ce qui nous obligea de le faire venir ſur nôtre Vaiſſeau pour faire marché avec luy ; & pour cét effet prit un eſquif de peſcheur, dans lequel il ſe mit avec trois de ſes camarades, & entrerent à nôtre bord, où y eſtans nous convinmes avec eux pour le vent, de la ſomme de dix Kronen , qui valent vingt livres de France, & une livre de Tabac que nous leur donnaſmes : Et eux pour nôtre argent & tabac attacherent à un coin de nôtre voile du maſt d'avant un lambeau de toile, de longueur d'un

tiers d'aulne, l'arge de quatre doigts, auquel il y avoit trois nœuds, puis se retirerent dans leur esquif pour s'en retourner.

Ils ne furent pas plustost sortis de nostre bord, que nostre Patron desit le premier nœud du lambeau; ce qui ne fut pas plustost fait, qu'un vent d'Ouëst Sud-Ouëst s'éleva, le plus agreable du monde, qui nous poussa, & les autres vaisseaux de nostre Compagnie à plus de trente lieuës au dela du Maelstroom, sans estre obligé de denoüer le second nœud.

Ce Maelstroom est un tournant d'eau le plus grand de toute la Mer de Norwegue, où les Navires perissent en approchant de trop prest; pour lequel sujet ceux qui en ont la connoissance, & qui sçavent la route s'en éloignent de huit ou dix lieuës, tenans la hauteur de la Mer, pour éviter grand nombres de rochers, & pareils tournans d'eaux qui se rencontrent, éloignez des côtes de cinq, six & sept lieuës.

Le vent commençant à varier, & ſe voulant tourner au Nord, nôtre Patron denoüa le ſecond nœud ; ce qui fit que le vent nous demeura favorable juſques aux montagnes de devant Rouxela, où aprés avoir paſſé le coin, nôtre bouſſole ſe detourna de plus de ſix lignes; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit de l'Aymant dans ces Montagnes, & n'eut eſté que nôtre Pilote eſtoit fort expert nous nous ſerions fourvoyé.

Sçachans que les autres vaiſſeaux eſtoient dans la meſme peine que nous, nôtre Pilote fit fermer la bouſſole, & par un pavillon qu'il fit mettre au haut du maſt de Mizaine, donna ſignal aux autres de le ſuivre ; ce lieu luy eſtant fort connu pour y avoir voyagé avec les Hollandois, gouvernant le vaiſſeau par la carte marine ſeulement.

Nous fumes dans cette peine deux jours & deux nuicts, aprés quoy eſtans éloignez des montagnes, la bouſſole reprit ſon centre : ce qui nous fit connoî-

tre que nous approchions du Cap, où le vent nous venant à manquer nôtre Patron denoüa le troisiéme nœud.

CHAP. X.

Du danger qu'encouru l'Auteur par une tempeste.

LE dernier nœud estant dénoüé, il s'éleva quelque peu aprés un vent de Nord Nord Oüest, si furieux, qu'il sembloit que le firmament vouloit tomber sur nous; & que Dieu par une juste vengeance nous vouloit exterminer, pour la faute que nous avions commise, d'avoir adheré aux Sorciers; & ne pouvans tenir aucuns voiles, nous fumes contraints de nous abandonner à la mercy des flots, qui nous agitoient d'une vehemence si grande, que nous n'attendions autre chose que d'y estre abymez,

Quoy que nous ne fussions qu'à environ douze lieuës des costes, ayans peine

peine de tenir la Mer, nous ne croyons pas toutesfois que la tourmente nous en jetteroit plus prés; mais nous fumes trompez : car le troisiéme jour sur le midy, il nous survint une bourasque, qui nous jetta tout d'un coup sur un rocher à environ trente lieuës au dessus du Cap, & quatre des côtes, où là chacun se mit à crier, demandans pardon à Dieu de bon cœur, croyans que c'estoit le jour de nôtre fin; & je puis asseurer que je n'ay jamais eu plus grand peur, ainsi que tous les autres avec qui j'estois, qui aussi bien que moy s'attendois que nôtre vaisseau alloit se rompre en mille pieces : Mais par un bon-heur extraordinaire la force & agitation des vagues nous dégagea & jetta à une portée de pistolet du rocher, sans que nostre vaisseau eût autre mal, qu'au dessous de la quille, ou il y eut un trou par où l'eau entroit, & au fond de calle quelques planches de fenduës ; ce qui nous obligea de pomper de momens en momens.

Le quatriéme jour le vent eſtant appaiſé, ne voyans plus les autres vaiſſeaux de noſtre Compagnie, cela nous affligea fort, croyans qu'ils eſtoient peris; ce qui ne nous empeſcha pas toutesfois de pourſuivre nôtre route, le vent nous eſtant en quelque façon favorable.

Voyans l'eau qui entroit dans noſtre baſtiment, & qui nous donnoit bien de la peine à la tirer, nous obligea de chercher quelque port commode pour le racommoder, & recalfeutrer; mais comme par tout le Nord il y a quantité de rochers dans la Mer, un peu éloignez des côtes; ce qui rend les ports & les autres lieux inacceſſibles, nous fumes contraints de naviger encores deux jours ſans pouvoir découvrir aucun lieu propre : mais le quatriéme du matin eſtans és coſtes de Wardhus, qui eſt un Chaſteau que les Danois ont fait baſtir, où ils tiennent encore garniſon, & un Commis pour faire payer les droicts aux Eſtrangers qui vont ou qui

viennent d'Arcangel, ſitué en la Mer blanche ; lequel Commis nous laiſſa paſſer ſans envoyer aprés nous, nous reconnoiſſans Danois, tant par noſtre pavillon, que par le ſalut que nous fiſmes d'un coup de canon paſſant devant le Chaſteau, & entrâmes dans la Mer de Varanger où nous moüillâmes l'ancre à demie lieuë du Bourg.

CHAP. XI.

Arrivée de l'Auteur à Varanger dans la Laponie Danoiſe.

SI-toſt que nous fumes entrez, nous mimes la chaloupe en mer ; mais n'y ayant perſonne d'entre nous qui eut connoiſſance de ce lieu, lequel nous paroiſſoit fort ſauvage, nous nous azardâmes huit, en comptant le Patron, tous bien armez, d'aller un peu avant voir, ſi nous ne trouverions pas un lieu encore plus commode, & s'il y habitoit des gens qui nous peuſſent aider.

Ayans cheminé environ demie lieuë entrâmes en un Bourg fort peuplé, où il y a un tres-beau Port, qui est Varanger, dont les habitans furent estonnez de nous voir en cét équipage, nous regardans par admiration.

Nostre Patron entendant qu'ils parloient la langue du Nord, qu'il sçavoit fort bien, leur demanda s'ils vouloient bien nous permettre d'entrer dans leur Port pour racommoder nôtre vaisseau

Apprenans que nous estions Marchands, qui alloient à la pesche du *Wal-Rus*, que les François nomment *Cheval Marin*, nous firent offre de leur assistance, que nous acceptâmes ; puis ayant reconnu la commodité du Port, retournâmes à nostre bord, oû si-tost arrivé, levâmes l'ancre pour y aller, où y estans, déchargeames nostre lest, qui n'estoit que du sable pour servir de contre-poids, & quelques caisses de tabac, avec des ballots de toile, que nous avions avec nous, pour negotier, si l'occasion s'en presentoit.

Tout eſtant déchargé, l'on mit le tabac & la toile dans une cabane qui eſtoit là proche, que le Patron & le Commis des Marchands firent fermer.

CHAPITRE XII.

Des mœurs, maniere de vivre, ſuperſtitions & habillemens des Lappons Danois.

POUR eſtre en bonne intelligence avec ces habitans, qui comme je l'ay dit cy-devant ſont Lappons, nous leurs partageames quelques roulleaux de tabac, qu'ils receurent avec plus de joye, que ſi on leur eut donné de l'or; & eux pour revanche nous regallerent auſſi de ce qu'ils avoient, qui n'eſtoit que du poiſſon ſec, qu'ils mangent au lieu de pain, de la chair de Renne, qui eſt un certain animal qu'on ne void que dans la Laponie, Boranday, Samojeſſie & Siberie, d'Ours, & d'autres ſauvagines, que nous ne connoiſſions pas; comme auſſi du poiſſon frais, cuit

ſans ſel, qu'ils trempent les uns dans de l'huile de poiſſon, les autres dans une ligueur aigrette, qui eſt leur boiſſon. Mais comme pas un de nous n'aymoit ces ragous, nous fumes obligez d'avoir recours aux proviſions que nous avions apportées, qui eſtoit du biſcuit & de la chair ſalée, deſquelles nous leur en preſentâmes ; mais dés qu'ils en eurent goutez, nos ragous leur parurent auſſi ridiculs que nous les leurs, n'en pouvans gouter, ils beurent toutesfois de noſtre bierre & de l'eau de vie, mais non avec tant de delice que leur boiſſon ordinaire, qu'ils braſſent & font avec de l'eau commune, de la graine de Genevre, & d'une autre ſemblable aux lentilles, dont je ne me ſouvient pas du nom, qui croiſt en abondance comme le Genevre parmy les fueilles d'une plante ſemblable à la feugere, mais qui eſt plus haute & touffuë, laquelle je n'ay veuë chez aucun Herboriſte, & font auſſi de l'eau de vie dans des chapelles de cuivre au bain marie, avec

les mesmes grains, qui fait les mesmes effets que nôtre eau de vie, & leur boisson ordinaire que du vin.

Ces Lappons, quoy que Lutheriens de Religion, & qu'ils ayent des Prestres pour les instruire, ne laissent pas que d'adherer au Diable, estans presques tous Sorciers, & si superstitieux, que s'ils rencontrent un animal qui leur soit suspect, ils s'en retournent, & ne sortent de leur logis de toute la journée; & si à la pesche ayans jetté leurs rets, les retirans ils ne prennent qu'un poisson, tenans cela à mauvaise augure, ils s'en retournent de mesme sans plus vouloir pescher.

Tant Hommes que Femmes, sont de petite taille, mais renforcez & adroits, & ont le visage large, plat, bazané & camus, mais non tant que les autres Septentrionaux, ont les yeux semblables aux cochons, les paupieres fort retirées vers les tempes, sont stupides, sans civilité, & fort lascifs, principalemẽt les femmes, s'adonnans à tous venans, quand

elles le peuvent, à l'insceu de leurs maris, sont vetuës les unes de gros drap, & les autres de peaux de Rennes, le poil en dehors, ayans les bas de mesme & des souliers faits de peau de poisson, les escailles y tenans, n'ont point d'oreilles comme des sabots, sont coiffées comme les Norweguiennes, portant les cheveux en deux nates, dont l'une leur pend sur une épaule, & l'autre sur l'autre, & sur leur teste ont une coëffe cornette de toile de Serpilliaire, ainsi qu'est tout leur linge; & d'autres ont une piece de pelice, large de huit doigts, qu'ils lient derriere leur teste, ainsi que les Egyptiennes, comme voyez en la figure 1.

Quant aux hommes, leurs habits sont tous de peau de Rennes, le poil en dehors, & courts, ne consistant qu'en une camisole, qui descend jusques à la moitié des cuisses, & un haut de chausse, & pour chossure des bas de la mesme peau, aussi le poil en dehors, & par dessus des bottes de peau de poiss-

ſon, ſi bien faites, quoy que groſſieres, que l'on n'en peut pas voir la couture. Il y en a pluſieurs qui ne portent point de bottes, mais des ſouliers de meſme que les femmes ; & pour coëffure ont un bonnet tout rond à la matelotte, auſſi de peau de Rennes, le poil en dehors, bordé par embas d'une bande de peau de Renard, les uns blancs, & les autres gris comme vous voyez la figure 2.



Les logemens de ces Lappons ſont de

mesme que ceux du territoire de Christiania, n'ayans le jour que par le haut.

Ils ne se servent point de licts pour se coucher, non plus que tous les autres Lappons, Borandiens, Samoïdes, Siberiens, Zembliens, qu'Islandois, & autres nations Septentrionnalles, estendans tous les soirs par terre au milieu de la chambre des peaux d'Ours, sur lesquelles ils se couchent, le maître, la Maîtresse, les enfans, les valets & les servantes pesle-mele sans aucun scrupule; & le lendemain estans levez ils remettent ces peaux où ils les ont prises.

Dans chaque maison il y a un gros chat noir, duquel ils font grand estime, parlant à luy comme s'il avoit de la raison, ne font rien qu'il ne luy communique; croyans qu'il leur aide en leurs entreprises, ne manquans tous les soirs de sortir de leurs cabannes pour le consulter, & les suit par tout où ils vont, tant à la pesche qu'à la chasse.

Quoy que cét animal ait la figure d'un chat par son regard, qui est épou-

vantable, j'ay creu & croy encore que c'eſt un Diable familier.

CHAP. XIII.

Départ de l'Auteur de Varanger pour aller au Mourmanskoimore.

LE lendemain de nôtre arrivée à Varanger, nôtre vaiſſeau eſtant tout à fait déchargé, les Habitans de ce lieu nous aiderent à le renverſer pour le racommoder ; & le Patron y reconnoiſſant le mal beaucoup plus grand qu'il ne ſe l'eſtoit imaginé, pria ces Habitans de luy trouver du bois propre pour le racommoder; ce qu'ils firent, en allant couper ſur une montagne qui eſtoit proche.

Le Commis des Marchands, voyant que l'on feroit quelque temps pour racommoder nôtre bâtiment, trouva à propos d'aller dans le païs, voir ſi l'on n'y trouveroit pas quelque choſe à negotier. Pour cét effet me choiſit, &

deux autres encore, afin de l'accompagner, & dés le lendemain au matin, qui estoit le douziéme jour de Mars, nous primes du tabac & des toiles pour trafiquer, du biscuit, de la chair salée & priâmes trois de ces habitans d'aller avec nous, tant pour nous montrer les chemins, que pour nous aider à porter nos marchandises & provisions jusques au premier bourg ou village que nous trouverions; ce qu'ils nous octroyerent, & partimes, cheminans à travers bois, montagnes & valons, sans rencontrer ame qui vive, jusques à environ quatre heures du soir que nous appercеumes deux Ours blancs, d'excessive grosseur, qui venoient à nous tout effarouchez; ce qui nous effroya.

Nos conducteurs voyant la crainte que nous avions, nous dirent de n'avoir pas peur, que nous n'avions qu'à tenir nos armes en estat pour nous defendre en cas qu'ils nous approchassent de trop prest; ce que nous fimes, rafraischissans d'amorce nos fuzils; lesquels

ſoit pour en voir la lueur, ou pour ſentir la poudre, ils s'enfuirent de telle viteſſe d'un autre côté, que nous les perdimes de veuë ; & une heure aprés deſcendans une montagne, nous vimes au bas une douzaine de maiſons fort éloignées les unes des autres, & plus loin, deux troupeaux d'animaux, faits comme des Cerfs, que nos guides nous dirent eſtre des Rennes.

Eſtans arrivez au village, nos guides nous menerent dans une cabane, en laquelle nous nous repoſames, eſtans fort arraſſez, tant par la peſanteur de ce que nous avions apportez, que pour le chemin que nous avions fait par des lieux trés-facheux : Nous donnâmes à nôtre hôte un morceau de tabac, qu'il prit avec joye, nous aſſurant qu'il y avoit plus de neuf mois, qu'on ne luy avoit fait un preſent ſi conſiderables, pour recompenſe dequoy il nous preſenta de ſon eau de vie, une piece de chair de Renne, cuite ſans ſel, & du Poiſſon ſec, que nous donnâmes à nos

guides, lesquels en firent un bon repas, & nous de nos provisions soupâmes; aprés quoy nous nous couchâmes sur des peaux d'Ours blancs à la mode du païs.

CHAP. XIV.

Comme l'on est mené par des Rennes dans la Lapponie, & des particularitez de cét animal.

LE lendemain estans reveillez, nous fimes demander à nôtre hoste, s'il n'avoit rien à troquer contre du tabac & de la toile; lequel nous dit avoir des peaux de Loups, de Renards, & d'Escurieux blancs, & que ses voisins en avoient aussi, qu'ils troqueroient volontiers; nous nous fimes montrer toutes ces peaux, & aussi quatre habits de peaux de Rennes, pour nous garentir du froid, dequoy ils nous en donnerent pour une partie de tabac, & pour l'autre de la toile.

N'y ayant plus rien à troquer dans ce lieu-là, nous demandâmes des Rennes à noſtre hoſte pour nous mener plus avant; & auſſi-toſt prenant un cornet, il ſortit de ſa cabane, ſe mettant à ſonner pour appeller les Rennes, leſquelles vinrent au nombre de quatorze ou quinze, ſix deſquelles il attella à ſix traineaux, faits comme des gondolles, ſoutenuës ſur quatre petits chevrons, qui ſont attachez à une piece de bois, plus longue de deux pieds que le traineau, nous mimes nôtre marchandiſe dans un, & ayant congedié deux de nos conducteurs, que nous payâmes de tabac, nous en retinmes un, qui avoit eſté dans la Lapponie Moſcovite, & qui en ſçavoit parler la langue, comme auſſi celle des Killoppes, pour venir avec nous, & nous ſervir de guide. Nous eſtans mis chacun dans nôtre traineau, habillez à la Lappone des habits que nous avions troquez, on nous couvrit encore de chacun d'une peau d'Ours; puis nous ayans liez d'une bande de

cuir de Renne par deſſous les aiſſelles au derriere du traineau; on nous donna enſuite à chacun une couple de verres d'eau de vie; puis on nous mis à chaque main un bâton ferré par le bas, en cas que ſi nous rencontrions quelques ſouches, tronçons de bois, ou pierres, empeſcher avec de nous renverſer.

Eſtans preſt à partir, nôtre hôte à qui ces Rennes appartenoient, leur marmota à l'oreille à chacun quelques parolles, leur diſant, à ce queje croid le lieu où ils nous devoient mener, & ſi-toſt prirent un eſlant ſi grand, que nous creumes être emportez de diables, continuant ainſi leur courſes par monts & par vaux, ſans tenir de chemain frayé toute la journée juſques à ſept heures du ſoir, nous menans à vn village aſſé grand, mais fort champêtre, ſitué entre des montagnes proche d'un grand Lac ou elles s'arrêterent tout court à la quatriéme habitation du lieu, frapantes toutes la terre d'un pied, ce qu'entendu du maître du logis &

de ses serviteurs, ils sortirent pour nous détacher,& un aporta un petit broc de bois de Genevrier, plein d'eau de vie, de laquelle il nous en donna à chacun à boire une pleine tasse, faite aussi de méme bois, avant que descendre des traineaux pour nous remettre, sçachant par nôtre guide que nous étions saisis de peur, d'avoir esté tirez si vite par ces animaux, avec lesquelles nous n'avions pas coûtume de voyager.

Ces bêtes tant mâles que femelles portent un bois un peu plus haut que celuy des cerfs, mais plus courbé, velu & qui n'a pas tant de cornichons, sont de la méme couleur que les Cerfs, pas plus grosses, les pieds fendus de méme, grands comme ceux des bœufs, ne mangent que de la mousse, qui est abondante dans tout ce païs-là. Les femelles donnent du laict comme les Vaches, dequoy l'on fait du beure & du fromage, qui est tres-bon. L'on attelle ces animaux à deux limons, qui tiennent au traineau avec une bande de cuir de

Renne, à peu prés comme ſont attelez nos chevaux de carroſſes,& tirent ainſi, avec une viteſſe incroyable, vous menant tout droict d'eux-méme au lieu où vous devez aller, ſans eſtre gouvernez, comme voyez en la figure ſuivante.



CHAP. XV.

Arrivée de l'Auteur dans le Mourmanskoimore, & de quelques particularitez du païs.

ESTANS descendus de nos traîneaux, nous entrâmes dans la cabane de nôtre hôte ; laquelle comme toutes les autres du lieu estoit fort petite, basse & couverte d'écorce d'arbre, n'ayant comme celles de Norwegue le jour que par en haut.

Ces Lappons-là avoient l'habit plus long que ceux d'où nous venions, estans de peau de Renne, le poil en dehors, les Femmes estant aussi vétuës de méme peau, ayans les cheveux natez, comme les autres, portant pour coëffure un bonnet tout rond, aussi de peau de Renne, le poil en dehors, comme leurs habits.

Nous donnâmes au Maître de la cabane un bout de tabac de la longueur

de deux doigts, qu'il prit avec grande joye, nous en remerciant, & en donnâmes aussi à tous les habitans de ce lieu-là, à chacun un petit bout, afin d'être en meilleure seureté, les reconnoissant plus sauvages que ceux que nous avions quittez, puis soupâmes des provisions que nous avions apportez, & nôtre guide mangea du poisson sec & de la chair de Renne cuite sans sel. Luy demandant combien nous avions fait de lieuës cette journée-là, il nous dit, plus de trente, & que nous étions dans le Mourmanskoimore, les habitans parlans d'une autre langue qu'à Varanger, que nous n'entendions pas.

Aprés avoir soupé, nous nous couchâmes sur des peaux d'ours, à la mode du païs, ayans auparavant troqué nos habits contre des leurs, qui étoient plus longs, & une centaine de petit gris qui se trouverent dans ce lieu-là contre du tabac.

CHAP. XVI.

Voyage de l'Auteur dans le païs des Kiloppes, & de leur maniere de vivre.

LE lendemain quatorziéme May, nous fimes dire par nôtre truchement à nôtre hôte, qu'il nous prepara des traineaux pour passer plus outre; ce qu'il fit, & les autres habitans vinrent pour nous accommoder, apportans de l'eau de vie pour boire avec nous pour nous dire adieu.

Ils attellerent six Rennes à six traineaux, dans un desquels nous mimes nôtre marchandise, puis montâmes dans les autres, où on nous y accommoda, comme je l'ay déja décrit; & ayans parlé à l'oreille des Rennes selon la coutume, nous partimes en diligence, courrans jusques à deux heures aprés midy, sans rencontrer aucun lieu; & sur les trois atteimmes un petit village de huit cabanes, bâty sur une hau-

te montagne, proche d'un bois, où nos bétes s'arreterent; ce qui nous fit croire qu'il y avoit du monde; mais comme nous vimes que perſonne ne venoit, nous fimes repaître nos animaux de mouſſe, que nous y trouvâmes en quantité; & cependant nous mengeames du biſcuit & de la chair ſalée que nous avions, & nôtre truchement du poiſſon ſec, & un morceau de chair de Renne, & beumes de l'eau de vie que nous avions, que les derniers Lappons nous avoient donné.

Ayant là demeuré environ une heure, nôtre truchement qui ſçavoit comment faire aller les Rennes, auſſi bien que les autres Lappons, eut bien de la peine de les faire paſſer outre, ce lieu leur étant borné; ce qui le contraignit de faire des ceremonies étranges, allant dans le bois ſeul, puis revenant parler à l'oreille de ces animaux, & cela par quatre ou cinq fois, aprés quoy elles ſe mirent à aller, ne courant pas ſi fort qu'auparavant.

Nous luy demandâmes d'où venoit que nous n'avions trouvé perſonne dans ce village; à quoy il nous répondit, qu'il ne falloit pas nous en étonner, étant habitations de Kiloppes, qui ſont certains Lappons plus ſauvages que les autres, qui changent fort ſouvent de demeure, fuyans la preſence des étrangers, & qui ne vivent que de la chaſſe.

Pourſuivans nôtre chemin, deſcendans une montagne ſur les neuf heures du ſoir, apperceumes quatre Kiloppes, qui revenoient de la chaſſe dans des traineaux, tirez par des Rennes, qui ſe detournerent de nous, prenans un autre chemin, & auſſi-tôt entrames dans un bois long à paſſer, au milieu duquel entendimes des cris & heurlemens épouvantables ſans rien voir.

A la ſortie de ce bois deſcendans une montagne, nous apperceumes au bas un village, où nos bêtes nous menerent, prenant logis où il leur plût s'arreſter, & là aprés y avoir pris nôtre re-

fection des provisions que nous avions nous nous couchâmes.

CHAP. XVII.

Arrivée de l'Auteur dans la Laponie Moscovite, du negoce, mœurs & maniere de vivre de ces Lappons.

LE lendemain éstans levez, nous demandames à nôtre truchement combien nous avions fait de lieuës le jour precedent ; lequel nous dit que nous en avions fait pour le moins quarante (qui valent environ cent soixante pareilles de celles de Paris à Lyon, chaque lieuës de ce païs-là estant aussi longues que celles d'Allemagne, qui vallent chacune quatre de celles d'autour de Paris, un homme de cheval tant bien monté qu'il soit, n'en pouvant faire plus de cinq) ; & nous dit aussi que nous étions dans la Lapponie Moscovite.

Nous luy fimes demander aux habi-

tans de ce lieu, beuvant avec eux de l'eau de vie, & leur donnant du tabac en recompenſe, s'ils n'avoient rien à trafiquer avec nous; à quoy nous ayant répondu, qu'ils avoient quelque pelleterie, nous leurs demandames à les voir, ce qu'ils firent. C'eſtoit des peaux de Renards blancs, d'autres noires, d'autres griſes, & quelques Soublines, non de ſi belle couleurs, que celles qui ſe prennent au Boranday, en la Samojeſſie & en Siberie, avec quelques petits gris.

Cette marchandiſe nous duiſant, nous la primes pour du tabac que nous leurs donnames en échange.

Nôtre marché eſtant fait, nous fimes la débauche enſemble, dans laquelle nous reconnumes qu'ils n'eſtoient pas ſi ſauvages que les autres, avec leſquels nous avions negocié, quoy qu'auſſi rudes dans la converſation, & fort indiſcrets, commettans devant nous des incivilitez que la bien-ſceance m'empeſche de reciter.

Ce faiſant tard, & deſirans paſſer plus outre, nous reſtant encore quelque roulleaux de tabac & de la toille, nous fimes demander à nôtre hôte par nôtre interprette des traineaux: Nous en ayant fait atteller autant qu'il nous en faloit, nous montames dedans, & partimes ſur le midy. Nous courrumes juſques à ſix heures du ſoir par des chemins non frayez & trés-facheux, ſans trouver aucune habitation. Et demie heure aprés au montant d'une montagne, à un petit détour, apperceumes deux cabanes ſous des rochers, que nôtre truchement & guide nous dit eſtre la retraitte de deux Kiloppes, leſquels nous appercevans s'enfuirent, & leurs femmes avec eux. Nous courrumes encore trois heures ſans appercevoir aucune habitation; aprés quoy au côté d'une coline nous vimes un grand village, bâty ſur le bord d'une riviere, où nous y arrivames à onze heures du ſoir, où là nous primes logis, où il pleu à nos Rennes de nous mener, qui eſtoit

au milieu du village, où nous fumes assez bien receu, nôtre hôte nous faisant faire faire un grand feu au milieu de son logis, nous apportant pour nôtre souper de l'eau de vie, du poisson sec, & une piece de chair de Renne salée; ce qui nous estonna assez, veu que par où nous avions passé, les habitans n'avoient point le sel en usage, & que ceux-là s'en servoient; il nous donna aussi du laict & du beure salé, fort savoureux, que nous eussions trouvé encore meilleur, si nous l'eussions mangé avec du pain; mais il nous estoit manqué dès le matin, & aurions esté mal-heureux, si ce bon rencontre ne nous estoit arrivé, falu que nôtre truchement & guide se contenta de manger du poisson sec, ne pouvant goûter de choses salée. Puis ayant soupé nous fumes reposer sur des peaux d'ours à la mode du païs.

CHAP. XVIII.

Arrivée de l'Auteur à Kola, *de la situation de cette Ville, structure, de ses bâtimens, & autres particularitez.*

LE lendemain, qui estoit le seiziéme de May, n'ayans rien negocié dans ce village, nous nous fimes passer la Riviere, laquelle est aussi large que la Seine.

Estans de l'autre côté en un petit village, bâty aussi sur le bord de la Riviere, nous fumes demander des Rennes en la plus apparente habitation, où l'on nous en fourny pour aller à Kola, où nous y arrivâmes sur le midy.

Ce lieu est une petite Ville ou grand Bourg, fort champêtre, bâty entre des montagnes, proche d'une petite Riviere, éloigné de la Mer du Nord d'environ dix lieuës, qui a à son levant des Forests & deserts tres-grands, au couchant le Mourmanskoimore, & au mi-

dy de fort hautes montagnes. Toutes les maiſons ſont fort baſſes, faites de bois, & couvertes d'os, de poiſſons, bien proprement, où au haut ſur le devant eſt une lucarne par où le jour entre, & il n'y a qu'une ruë.

Les habitans, ainſi que tous les Moſcovites ſont ſeveres, ſoupçonneux, & tellement jaloux, qu'ils reſerrent leurs femmes, afin que les étrangers ne les voyent pas. Nôtre hôte prit toute nôtre toile, pour laquelle il nous donna deux peaux de Lynx tachetées de blanc & de noir comme des Leopards, trois douzaines de Renards blancs, demie douzaine de *Vietfras*, que nous appellons *Gloutons*, qui ſont animaux, ſemblables à des Blaireaux; mais qui ont le poil beaucoup plus long & rude, de couleur, d'un noir rouge, & la queuë comme les Renards, & nous donna auſſi quelques Hermines.

Ayant quelques aulnes de toile plus qu'il ne luy faloit, il s'obligea de nous donner des proviſions pour nôtre re-

tour, & fournir de traiſneaux pour aller juſques au village, où nous avions paſſé la Riviere, & nous traitta aſſez bien à la mode du païs, puis aprés ſouper fumes coucher ſur des peaux d'ours.

CHAP. XIX.

Depart de l'Auteur de Kola *pour retourner à Varanger, & des plaiſantes funerailles des Lappons Moſcovites.*

LE lendemain pretendant partir de grand matin, nôtre hôte nous ayant preparé des proviſions qu'il nous avoit promis, qui eſtoit du biſcuit, du pain d'épice, & de la chair de Renne cuite avec du ſel, & un baril d'eau de vie, & nos marchandiſes eſtans emballées, vint nous trouver deux des voiſins de nôtre hôte, nous demander, ſçachans que nous avions du tabac de reſte, ſi nous le voulions troquer contre encore des peaux; à quoy demeurans d'accord, furent les querir. C'eſtoit une

douzaine d'Hermines, deux de Renards blancs, & quatre peaux de Lynx, non pas si belles que celles que nôtre hôte nous avoit échangées.

Nôtre accord estant fait, ils nous livrerent leurs peaux, & nous le tabac que nous leur avions promis, n'en reservant que cinq roulleaux, tant pour nous, que pour payer ceux qui nous donneroient des Rennes pour retourner à Varanger, chose plus necessaire dans tout ce païs-là aux voyageurs, que de l'argent, les Lappons faisans plus d'estime d'un bout de tabac, long comme le doigt, que d'un écu. Aussi les Rois de Dannemarck, de Suede, & le grand Duc de Moscovie, mettent-ils grand impost sur cette marchandise, y ayant des Bureaux establis és frontieres pour en recevoir les droicts.

Nôtre troc estant fait, il nous falu faire la débauche d'eau de vie avec nos negocians jusques à deux heures aprés midy, que nous priames nôtre hôte de nous faire preparer des traineaux pour

nous en retourner; ce qu'il fit, nous accommodant dans un nos marchandises & provisions, & dans les autres estans montez aprés avoir dit adieu, & beu encore chacun une grande coupe d'eau de vie, nos Rennes partirent avec (à ce qui me sembloit) plus de viteſſe que toutes les autres; si bien que sur les sept heures nous arrivames au petit village, dont j'ay parlé cy-devant, qui estoit au bord de cette grande Riviere que nous nous fimes passer pour aller reprendre logis où nous avions logé il y avoit deux jours dans ce grand village, où nôtre hôte nous receut avec joye, jugeant bien qu'il auroit encore un bon lopin de tabac pour nous fournir de Rennes & de traisneaux. Et d'abord nous donna à chacun une bonne tassée de son eau de vie, nous demandans si nous voulions qu'il nous appretat des traineaux; à quoy nous luy répondimes que non, desirans nous reposer jusques au lendemain matin, ne voulans pas pousser outrede cette journée-là,

née-là, sçachans qu'il y avoit une grande traite à faire pour attraper un village.

Nôtre hôte ayant beu une couple de tasses de son eau de vie avec nous, nous demanda si nous voulions aller avec luy voir faire les ceremonies funebres d'un de ses voisins, qui estoit mort il y avoit environ quatre heures ; ce que nous acceptames volontiers pour en observer les particularitez.

Estans dedans l'habitation de ce mort, nous le vimes prendre par demie douzaine de ses principaux amis de sur des peaux d'ours où il estoit, & mettre dans un cercueil de bois, l'ayãt auparavant enveloppé d'un linge, luy laissant le visage découvert, comme aussi les mains, dans une desquelles ils mirent une bource, dans quoy il y avoit une somme d'argent pour payer l'entrée du Paradis, & en l'autre un passe-port signé d'un Prêtre, pour le donner à Saint Pierre pour le laisser passer. Ils mirent aussi auprés de luy un petit baril d'eau

de vie, du poiſſon ſec, & de la chair de Renne, pour boire & manger par le chemin, le voyage eſtant tres long à faire. Enſuite ils allumerent tout autour de ſon cercueil force racines de ſapins brulantes, comme des chandelles, pleurans & ſe lamentans, & faiſans des geſtes étranges.

Tout eſtant ainſi accommodé, ils firent pluſieurs tours tout autour de luy en proceſſion, luy demandant pourquoy il eſtoit mort, ſi ſa femme l'avoit offenſé, ſi on luy avoit laiſſé avoir beſoin de quelque choſe, s'il avoit eu faim, s'il avoit eu ſoif, s'il avoit eu du déplaiſir à la chaſſe, ou à la peſche, & s'il n'avoit pas eſté bien vétu, pleurans tous, clochans, & faiſans pluſieurs autres poſtures, comme des gens hors de ſens, un de leur Prêtre eſtant là ſpectateur de cette action funebre, jettoit de temps en temps avec un eſpargeoir de l'eau benite ſur ce corps, les pleureux en faiſant de méme.

I'obliois de dire, qu'ayant Saint Ni-

colas en grande veneration, pour eſtre comme les Moſcoviſtes, Nicolaïſtes de Religion, ils en mettent la figure auprés de leurs morts au lieu de Crucifix.

Ce Saint n'eſt pas cét Evéque dont on fait la Feſte en France; mais ce Nicolas, un des ſept Diacres mentionné aux Actes des Apôtres, duquel ils habillent l'Image en Pelerin, ayant une longue robe, un camail abaiſſé, ceint d'une ceinture large au milieu du corps, avec un bâton en ſa main, comme voyé en la figure ſuivante.



CHAPITRE XX.

Du travail des Lapponnes Moscovites, & autres particularitez.

ESTOVRDIS du bruit, & las de voir ces ceremonies funebres, nous sortîmes du logis du mort pour retourner au nôtre, où nous y trouvâmes nôtre hôtesse, qui estoit sortie du lieu où son mary l'avoit fait aller à nôtre arrivée. Si-tôt qu'elle nous vid, & croyant que son mary estoit avec nous, s'en voulut retourner : Mais nôtre guide & interprette luy faisant entendre qu'il estoit demeuré, & qu'il ne reviendroit pas si-tôt, elle demeura, nous considerant les uns aprés les autres, en nous donnant plusieurs signes d'amitié, s'assit auprés de nous, nous montrant un bonnet qu'elle brodoit d'étim en lame, filé sur du fil fort artificiellement.

Le travail de toutes ces Lapponnes, n'est qu'a faire des habits, tant pour

elles que pour leurs hommes qu'enfans, tous brodés aux extremitez d'étim, lequel pour être fort doux, elles le tire entre les dents en lames, aussi vnies que les Tireurs d'or peuvent faire les leurs d'or & d'argent par leurs filieres, avec beaucoup de grace, estant belles, bienfaites & agreables, quoy qu'un peu camuses; & n'estoit qu'elles connoissent la jalousie de leurs maris, dont elles craignent la fureur, elles se prostituroient volontiers. Cause pour laquelle ils les font retirer en un autre lieu, lors que les étrangers arrivent.

Tandis que nôtre hôte estoit empesché à rendre les derniers honneurs à son voisin, nous tirâmes de nôtre provision, dequoy nous en donnâmes à nôtre hôtesse, qu'elle prit, en gouta, & trouva bon, principalement le pain d'épice, beu deux traits de nôtre eau de vie, puis s'en retourna d'où elle estoit venuë, craignant que son mary ne la trouva avec nous; ce qui luy auroit mis martel en teste, & fait maltraitter.

Nôtre hôte eſtant de retour, falut boire encore avec luy, & prendre une pipe de tabac, puis ſoûpâmes enſemble, nous donnant de ſa viande, de ſon beurre, qui eſtoit ſalé, duquel nous mangeâmes avec du pain, à la reſerve de nôtre guide, qui ſe contenta de manger du poiſſon ſec, & un morceau de chair d'Our, que nôtre hôte luy donna, qu'il fit griller ſur des charbons.

Toutes les habitations de ce lieu ſont comme les autres, faites de bois, couvertes de gazons de terre, mais enjolivées, tant par dehors que par dedans d'oſſemens de poiſſons.

Aprés avoir ſoupé nous fumes coucher ſur des peaux d'Ours à l'accoutumé.

CHAP. XXI.

Rencontre d'un Lappon Moſcovite allant à la chaſſe.

LE lendemain dix-huictiéme May de bon matin, nôtre hôte nous

ayant fait preparer des traineaux, nôtre marchandiſe eſtant accommodée dans un, nous nous mimes dans les autres, puis partimes, nos Rennes nous menant avec autant de viteſſe que celles que nous avoit fourny nôtre hôte de Kola, ſi bien qu'en deux heures, nous nous trouvâmes avancez de plus de ſix lieuës.

Paſſans entre deux couteaux, apperceumes à la deſcente d'une vallée un Lappon qui alloit à la chaſſe; lequel nous aborda, gliſſant ſur la neige, auſſi vite que nous, ſans enfoncer, avec des patirons faits d'écorce d'arbre, longs d'enuiron ſept pieds & demy, larges de quatre doigts ſeulement, plats par deſſous, & creux où ſes pieds eſtoient liez, habillé comme les autres de peau de Rennes, le poil en dehors, dont le bonnet, les mitaines, le juſte-au-corps, le haut de chauſſe, & les bottes eſtoient brodées d'étein, & ceint par le milieu du corps d'une ceinture auſſi de peau de Renne; avoit en une main un dard,

de l'autre un arc, derriere ſon dos un carquois, plein de fléches, & un gros chat noir qui le ſuivoit, comme voyez en la figure ſuivante.



CHAP. XXII.

Retour de l'Auteur à Varanger, de la dexterité des Lappons à jetter le dard, & à tirer de l'arc, & autres particularitez.

NOSTRE Chasseur Lappon nous ayant tenu compagnie environ demie lieuë, il nous quitta à la montée d'une montagne, allant d'un côté, & nous de l'autre ; si bien que trois jours aprés sur les neuf heures du soir, qui estoit le vingt-un de May, nous arrivâmes à Varanger, ayant tenu le méme chemin, & pris les mémes commoditez, sans qu'il nous fut arrivé aucun accident, ny fait aucun tort. Les Lappons, quoy que fort necessiteux, brutaux, & la pluspart Sorciers, estans fort fidels, & point adonnez en aucune façon au larcin, qui est la plus grande de toutes leurs vertus, sont si adroits à jetter le dard, que de trente pas ils donneront dans un écu blanc, & perceront un

homme de part en part tant ils le jettent rudement. A l'arc, ſçavent atteindre l'animal qu'ils chaſſent à quel endroit ils veulent.

Ne vont pas volontiers à la guerre; ce qui fait, que ſoit le Roy de Dannemarck, de Suede, ou le Grand Duc de Moſcovie, quand ils ont beſoin de Soldats, & les y voulans faire aller, laiſſent leurs habitations, & s'en vont dans les bois.

Ils ont de la volatille, comme oyes, cannes, poulles, & autres, qu'ils nourriſſent, non de genievre, mais de l'autre graine dont ils font leurs boiſſons, & de poiſſon.

La pluspart de la ſauvagine de Laponie eſt blanche. comme Ours, Loups, Renards, Lievres, & autres, méme juſques aux Corbeaux, qui égallent en blancheur, le Cigne n'ayant de noir que le bec & les pieds.

Le poiſſon qu'ils font ſecher pour manger au lieu de pain eſt fort gros, & long de deux à trois aulnes de France,

ſans arrétes, à la reſerve de la groſſe, que je puis nommer en terme de Medecine, medulle eſpinalle, qui eſt d'un aſſez bon gouſt, fort ſubſtancieux, & gros, nommé Raff.

Pour l'autre poiſſon qu'ils mangent cuit, eſt de toutes ſortes d'eſpeces.

Ils ne ſe ſervent pour vaiſſelles que de cuivre & de bois. Quoy qu'ils n'ayent pas le ſel en uſage, & qu'ils l'haïſſent, ils ne laiſſent pas de faire cuire toutes leurs viandes en eau de Mer.

Leurs chiens ſont ſi petits, que le plus grand n'a pas plus d'un pied de longueur, haut d'une palme de main, le poil long d'un doigt, d'un blanc rouſâtre, heriſſé, & rude; ont les oreilles droites, faites comme celles des Loups, la teſte & le muſeau comme un rat, fort propre à attraper des ſouris, qu'ils mangent, & leur font la chaſſe comme nos chats; c'eſt pourquoy les Lappons les eſtiment, quoy qu'ils ſoient fort laits, & ont la queuë recroquebillée, reſſemblante à celle des cochons,

comme voyez en la figure 1.

Il s'y trouve auſſi une eſpece d'oyſeau ſauuage, de couleur d'un gris de perle, gros & grand comme un mouton, ayant la teſte faite comme un chat, les yeux fort étincellans, & rouges, le bec comme un Aigle, les pieds & les griffes de méme, dont ils en emportent des Lievres, & autres Gibiers, comme voyé en la figure 2.



CHAP. XXIII.

Sortie de l'Auteur de la Mer de Varanger, de la continuation, de sa navigation, & autres particularitez.

LA journée que nous arrivâmes à Varanger, le Patron de nôtre Vaisseau avoit commencé à le faire goderonner, & le lendemain le fit parachever & redresser, puis fit recharger le lest. En attendant nous regalames les habitans avec de l'eau de vie & du tabac, afin qu'ils ne nous fussent pas contraires en nôtre départ, & qu'ils nous fissent avoir bon vent. Dequoy me semble qu'ils furent reconnoissans; car cinq jours aprés, qui estoit le vingt-six de May, sur le matin il s'éleva un vent le plus agreable du monde, & propre pour sortir de cette petite Mer; ce qui nous obligea de lever l'ancre, & partimes sur les sept heures du soir.

Comme le vent se renforcissoit, ayans

crainte des rochers qui ſont au paſſage de l'entrée de la grande Mer, c'eſt ce qui nous obligea de moüiller ſous une côte vis à vis l'Iſle de Wardhus, où là le Commis du Château nous ayant apperceu, ſçachant qui nous eſtions, vint avec une chaloupe dans nôtre bord, où nous le regalâmes de ce que nous avions, puis s'en retourna, prenant congé de nous.

Le lendemain vingt-ſept, environ une heure aprés minuit, le Soleil faiſant voir ſes rayons, nous levâmes l'ancre, cinglant en pleine Mer à la faveur d'un beau frais, qui nous fit tendre tous nos voiles, tenant nôtre cours au Nord Nord-Eſt.

Nous neumes pas vogué trois fois vingt-quatre heures, qu'il ne nous parut plus de nuit, le Soleil ne ſe perdant jamais de nôtre veuë, ſe montrant toûjours devãt, derriere, ou à côté de nous.

Le dernier jour de May découvrant les montagnes nommées Spitz Bergen, un vent de Nord s'éleva avec une telle

impetuosité, que ne pouvans tenir la Mer, nous fumes contraints de les laisser au Nord Nord-oüest, prenant nôtre cours à l'Est Sud-Est; pour tâcher d'attraper des côtes pour nous y mettre à l'abry.

Nous cinglames ainsi trois fois vingt quatre heures, fort incommodez des glaces, qui pour estre rompuës & agitées par la tempeste, battoient de telle rudesse la poupe de nôtre bâtiment, & les côtez, qu'à tout moment il nous sembloit qu'il alloit estre fracassé.

Le quatriéme Iuin, appercevans à l'Est de hautes montagnes, nous y dressames nôtre cours pour y aborder, & nous y mettre à couvert sous quelques promontoires : Mais le vent de Nord se renforcissant, nous obligea de virer vers les côtes du Boranday, que nous approchâmes quelques heures aprés, & entrâmes en une baye que nous découvrimes. Port tres-commode, pour estre à l'abry de tous vents, où il y avoit douze ou treize brasse d'eau.

Nous n'y fumes pas plûtôt ancrez, que nous vimes deux vaiſſeaux qui y eſtoient, éloignez de nous d'environ une portée de mouſquet, leſquels reconnoiſſans eſtre les nôtres qui nous avoient quittez par la tempeſte, au deſſus du cap du Nord, que nous avions creu eſtre perdus, cela nous rejouït, & obligea de leur donner ſignal de nôtre arrivée par la décharge de trois canons que nous tirames, avec la grande baniere que nous tendimes ſur la poupe.

Eux pour nous donner à connoître la joye qu'ils avoient auſſi de nous revoir, ayant creu que nous avions eſté ſubmergez par la tempeſte, qui nous avoit ſeparez, nous ſaluerent de quelques coups de canons, & ornerent leurs navires de tous leurs pavillons, & nous en fimes de mémes, ſouhaittans les uns les autres de pouvoir mettre la chaloupe en Mer pour nous parler; mais la rigueur du vent s'oppoſant à nôtre deſir, nous obligea d'attendre qu'il fut adoucy, ce qu'il fit vingt quatre heures aprés ou environ.

CHAP. XXIV.

De l'entreveuë des Danois avec lesquels estoit party l'Auteur de Dannemarck, qui avoient esté separez par la tempeste, & du recit de leurs avantures.

LE grand desir qu'avoient ceux des deux autres vaisseaux, de sçavoir où la tempeste qui nous avoit separé nous avoit jetté, leur fit mettre chacun une chaloupe en Mer pour venir à nôtre bord, où y estans entrez, ce fut des réjouissances nompareilles, tant d'une-part que d'autre, croyans que nous avions esté submergez, & que nous ne nous reverions jamais. Ils nous firent recit comme le vent les avoient chassez aux côtes de Iuhorski, proche d'une Isle, où n'y pouvant ancrer à cause des écueils qu'ils y avoiēt remarqué, y estre par la sonde, s'estant trouvez jusques à deux brasses & demie d'eau furent obligez se voyans si bas de virer

promptement, prenant leurs cours à la faveur d'un quart d'Eſt Nord-Eſt, tenant la Mer du mieux qu'ils peurent avec bien de la peine, & qu'au bout de trois jours ils vinrent moüiller l'ancre en la baye où nous les trouvames ſous les promontoires du Boranday, à huit ou neuf lieuë de l'Iſle nommée Kildomovia.

Nous leurs fimes auſſi recit du danger que nous avions couru, & comme nous avions eſté contraints d'entrer dans la Mer de Varanger, & d'aller moüiller l'ancre devant le Bourg pour y raccommoder nôtre vaiſſeau, & le remettre en eſtat de faire voile, ayans penſé perir : Et auſſi du voyage que nous avions fait dans la Lapponie tant Danoiſe, Suedoiſe, que Moſcovite, du negoce que nous y avions fait, & de nos avantures.

CHAP. XXV.

De la resolution que prirent les Dannois avec lesquels estoit l'Auteur, d'aller chercher à negocier dans le Boranday.

LE recit que nous leurs fimes leur fit prendre resolution, à nôtre imitation, d'aller voir à terre si l'on trouveroit gens pour negocier avec eux. Pour cét effet nous teimmes conseil, dans lequel il fut conclud sur le champ, qu'un Patron, un Commis, deux sous-Commis, qui sçavoient la langue du Nord & le Russe, vingt Matelots & moy, bien armez, & fournis de munitions pour quelques jours, irions.

Cela estant arrêté, l'on nous apprêta deux chaloupes, dans lesquelles nous nous mimes pour aller à terre, où y estant, nous montames sur un monticule pour voir si nous découvririons quelques habitations. N'en voyans point,

nous cheminames vers une montagne à environ demie lieuë, de dessus laquelle découvrimes. à deux ou trois portées de mousquet plus loin, cinq ou six personnes, dans des broussailles, venans vers nous, qui rebrousserent chemin nous appercevans, & se perdirent de nôtre veuë tant ils s'enfuirent viste.

Nous fimes si bien en sorte, suivans la piste de ces gens, que nous avions veus, allans vers le lieu où nous jugeons qu'ils estoient allez, que deux heures aprés descendans la montagne, nous vimes dans un valon tout proche quelques habitations, vers lesquelles nous allâmes, où nous y trouvâmes trente ou quarente personnes, armez de dards & de fleches, qui nous attendoient de pied ferme, en estat de se battre contre nous, croyans nous voyans vne si grande troupe, que nous allions pour leur faire du tort; ce qui nous obligea de nous arrester tout court, tenans conseil entre nous, si nous retournerions à nos vaisseaux, voyans des gens si sauva-

ges & hardis, desquels nous craignions la fureur.

Un Sous-commis qui estoit avec nous s'offrit d'aller vers eux luy seul, leur témoigner que nous estions de leurs amis & Marchands, qui cherchoient à trafiquer avec eux, s'ils avoient quelque chose qui nous fut propre, & nous autre chose à leur donner pour.

Cette proposition ayant esté receuë de tous, il s'en va vers ces habitans avec deux roulleaux de tabac, & un petit baril d'eau de vie. Estant proche d'un qui estoit le plus apparent luy demanda en langue Moscovite, qui nous estions, & ce que nous desirions d'eux, luy ayant répondu que nous estions Marchands de leurs amis, qui ne desirions autre chose que leur amitié, & à negocier avec eux, s'il y avoit moyen, desallarma les autres, leur ayant fait entendre le sujet de nôtre venuë, nous faisant signe avec la main d'approcher, nôtre envoyé pareillement, ce que nous fimes.

CHAP. XXVI.

Corporance, veſtemens, ſtructure des habitations, maniere de vivre des Borandiens, & autres particularitez.

ESTANT proche d'eux, je fut tout eſtonné de les voir beaucoup plus petits que les Lappons, les yeux de méme, dont le blanc eſt d'un jaune rougeâtre, la face plate & large, la teſte groſſe, le nez fort camu, bazannez autant qu'il ſe peut, & les jambes groſſes.

Leur veſtement conſiſtoit en un haut de chauſſe fort eſtroit, & une camiſole allant juſques aux genoüils, des bas & un bonnet tout de peau d'Ours blancs, le poil en dehors, & des ſouliers d'écorce d'arbre.

Leurs maiſons ſont toutes baſties, & couvertes d'os de poiſſons, fort baſſes, & en ovales, dans leſquelles le jour n'entre que par la porte, qui eſt faite comme la gueule d'un four.

Ces gens-là ne vivent que de la pesche & de la chasse, mangent toutes leurs viandes roties & sans sel, avec du poisson sec, boivent de l'eau commune, dans laquelle ils laissent pourir de la graine de genievre, qui la rend aigrete & agreable, en une cuve de bois de genevier.

Les Femmes sont aussi laides que les Hommes, habillées de mesme, qui vont à la pesche & à la chasse, aussi bien qu'eux. N'ont point de Religion, vivans comme des bestes.

Nous troquames contre eux tout le tabac & nôtre eau de vie que nous avions pris pour nôtre provision contre des peaux de Loups, de Renards, & quelques Hermines qu'ils nous donnerent.

Ayans encores beaucoup de peaux qu'ils desiroient troquer contre du tabac & de l'eau de vie, nous leurs dimes de venir avec nous à nos vaisseaux, & que nous leurs donnerions toutes sortes de satisfactions. Ce qu'Ils accepterent,

& les ayant toutes prises, nous accõpa-gnerent tous jusques au bord de laMer, où là ils demeurerent, admirans nos batimens, ausquels nous fimes signe, afin que l'on nous vint querir; ce que l'on fit, nous estant envoyé de chaque vaisseau deux chaloupes, dans une desquelles je me mis, nôtre Commis, le Sous-Commis, qui s'estoit azardé de leur aller parler, celuy qui l'avoit receu, & un autre Borandien, qui sçavoit aussi la langue Moscovite, pour y avoir esté, tous les autres demeurans au bord de la Mer.

CHAP. XXVII.

Regal que firent les Dannois avec lesquels estoit l'Auteur, aux Borandiens, & de son voyage dans le Boranday.

ESTANS à nôtre bord, nôtre Patron apprenant la rencontre que nous avions faite de ces gens du Boranday, qui sont fort sauvages & bru-

taux. Pour les apprivoiſer & tacher qu'ils nous rendiſſent quelque ſervice, leur donna à chacun un bout de tabac de la longueur d'un doigt, qu'ils prirent, & leur donna auſſi à chacun plein une taſſe d'eau de vie, qu'ils beurent avec une joye nompareille, ayans quelques peaux, on leur donna pour, du tabac & de l'eau de vie : Et leurs ayans demandé, s'ils nous trouveroient des commoditez pour voyager dans le païs, afin d'y negocier, nous aſſeurerent que ouy; mais qu'il ne faloit pas que nous pretendiſſions y trouver autre choſe que de la pelleterie. A quoy ayant répondu, que nous ne cherchions que cela, nous aſſeurerent de nous en faire trouver aſſez pour du tabac, de l'eau de vie, & de l'argent; & que pour ce ſujet ils nous meneroient juſques en Siberie. Il convint avec eux pour cét effet de leur donner à chacun deux roulleaux de tabac, & quatre pintes d'eau de vie pour nous mener & ramener, & promit de les recompenſer de d'a-

vantage ſi nôtre negoce nous eſtoit avantageux par leur moyen ; ce qu'ils nous promirent, à la charge de payer ce qu'il faudroit par deſſus pour les Rennes qu'ils nous trouveroient pour nous mener, à quoy nôtre Patron s'accorda.

Nôtre marché eſtant fait, & leur ayant donné encore à chacun un trait d'eau de vie, on les remit dans une chaloupe pour les mener à terre, afin de nous aller chercher des commoditez pour faire nôtre voyage, & y eſtans, ils ſe mirent à courir pour trouver ce qu'ils nous avoient promis. Si bien que huit heures aprés ils revinrent à nous avec ſix traiineaux, attelez à autant de Rennes.

Pendant que nous regalions nos deux Borandiens, ceux des autres navires firent porter à terre de l'eau de vie & du tabac, pour troquer contre les peaux qu'avoient les autres, ne voulans pas s'embarquer dans les chaloupes pour eſtre emmené dans nos vaiſſeaux,

ayans quelque crainte ; ce qui obligea tous les Patrons, pour les apprivoiſer, de faire porter encore quelques barils d'eau de vie pour boire avec eux ; ce qu'ils receurent avec tant de ſatisfaction, que pour marque d'amitié, les prierent d'aller ſe regaler en leurs habitations, qu'ils nous offroient plus par ſigne, qu'autrement, nul n'entendant leur langage.

Nos deux Borandiens eſtans arrivez vers nous avec leurs Rennes, nous leurs demandames pourquoy ils n'en avoient pas amenez d'avantage; à quoy ils nous répondirent, que c'eſtoit tout ce qu'ils en avoient peu trouver. Les remarquant plus groſſes que celles de Lapponie, nous leurs demandames ſi elles eſtoient plus fortes, ils nous répondirent qu'ouy, & que celles de Lapponie ne pouvans trainer qu'un Homme, que celles-cy en trainoient deux facilement, & qu'auſſi chaque traineau eſtoit fait pour deux. Ce qu'entendant nos Patrons ayans tenu conſeil, conclu-

rent qu'il faloit que nôtre Commis, les deux Sous-Commis, qui sçavoient la langue Russe, moy & un matelot de chaque vaisseau, irions avec ces deux Borandiens trafiquer; & pour cét effet firent charger une Renne de tabac, d'eau de vie, d'or, d'argent, & de cuivre, se montant à la somme de soixante mille livres, je me mis dans un de ces traineaux avec nôtre Commis, l'un assis à un bout, l'autre à l'autre, nous regardans, un Sous-Commis avec un de ces Borandiens, l'autre avec l'autre, deux Matelots dans un autre, & l'autre Matelot dans l'autre traineau; lequel pour estre seul on mit avec luy quelques barils d'eau de vie, & du tabac, puis partimes.

Ces Rennes nous menoient avec autant de vitesse pour le moins, que celles de Lapponie, & courrumes ainsi pendant huit heures entieres à travers campagnes, montagnes & valées, sans trouver aucune personne ny habitation.

A la fin approchans d'un bois de sa-

pin, nous en avisames cinq ou six, éloignées les unes des autres d'environ cent pas, proche une desquelles nous fimes manger de la mousse à nos bestes, & nous rafraichimes, mangeans du biscuit & de la chair salée, & nos Borandiens du poisson sec, trempé en huile de poisson, qu'ils avoient pour provision, ne pouvans manger de pain ny de viandes salées, & beumes de l'eau d'une source qui estoit proche, & ensuite à chacun une petite tassée d'eau de vie, puis montames dans nos traineaux, courans encore trois heures. Aprés quoy, nous apperceumes au bas d'une montagne plusieurs habitations, proche les unes des autres, où nous fumes pour nous y reposer. Estans là, nous fumes obligez de nous separer, nous mettans dans deux cabanes, nos guides ayans desatellé nos Rennes, pour les laisser paistre & reposer aussi bien que nous.

CHAP. XXVIII.

Suite du voyage de l'Auteur dans le Boranday, & de quelques particuliaritez des Borandiens.

SIx ou fept heures aprés, ayans bien repofez fur des peaux d'Ours, que nos hôtes nous avoient eftendus par terre pour nous coucher. Leur ayant fait demander, s'ils n'avoient rien à trafiquer avec nous, ils nous montrerent plufieurs peaux de Loups, Renards blancs, deux douzaines d'hermines, environ trois cens de petits gris, fept paires de foublines, ne voulans point de tabac que fort peu, pour n'en eftre pas frians comme les autres qui habitent les côtes de la Mer, ne vivans que de la chaffe, mangeans tout l'Efté de la viande fraiche cuite, rotie fur les charbons, fans fel, & en Hyver rien que de la feche, dequoy ils font provifion l'Efté, la faifant fecher au Soleil par roüelles

ſur la couverture de leurs maiſons, leſquelles ſont toutes faites de branches d'arbres, & de gazons de terre, fort baſſes, ne recevans la clarté que par la porte, qui comme les autres ſont faites de meſme que la gueule d'un four.

Ces Borandiens-là, à ce que nous dirent nos guides, changent de demeure de temps en temps, cõme les Kiloppes, ils vivent beſtiallement, ſans connoiſſance de Religion, ſont fort ſtupides; mal-faits de corps comme les autres, ayans des ſouliers d'écorce d'arbre; leurs chauſſes, haut-de-chauſſes, bonnets & robes, qui leur vont juſques au bas des gras des jambes, ceint d'une ceinture, large de quatre doigts, tout de peau d'ours blancs, le poil en dehors. Les femmes ne ſe pouvant diſcerner des Hommes que par leurs cheveux, qu'elles ont nattez & pendans; ſont auſſi adroites que les Hommes à la chaſſe, ne portant pour toutes armes qu'un bâton pointu, qui eſt d'un bois fort dur, un arc de bois, dont la corde n'eſt

que de pelure d'arbre, & un carquois plein de fleches, & une pierre qui coupe comme un razoir, penduë à leur ceinture.

N'y ayant plus rien à negocier, nos guides nous ayant accommodé nos Rennes, nous montames tous en traineaux, ayans auparavant pris chacun un petit trait d'eau de vie, & courumes neuf ou dix heures entieres avant que d'atteindre aucune habitation. En appercevant trois ou quatre, nos guides firent aller nos Rennes de ce côté-là; & quoy que nous n'y trouvames personne, nous ne laissames pas que de nous y arrester, pour faire repaistre nos animaux de mousse, laquelle est en abondance dans tout ce païs-là. Cependant nous primes nôtre refection, & nous nous reposames dans ces cabannes par terre environ trois heures, aprés quoy nous remontames dans nos traineaux pour continuer nôtre voyage.

CHAP. XXIX.

Rencontre d'un Seigneur Borandien avec deux de ses serviteurs, retournans de la chasse, & de leurs vétemens.

QVINZE heures aprés, ayans toûjours couru sans nous arrêter, que pour faire manger de la mousse à nos animaux une fois seulement, sans avoir trouvé aucune habitation, nous apperceumes trois chasseurs qui alloient devant nous, que nous atteinmes proche d'une coline, dont l'un estoit vétu d'une grande robe à la Moscovite, qui luy pendoit jusques aux talons, ceint d'une ceinture, large de quatre doigts, tout de peaux de loups, le poil en dehors, qui estoit blanc comme neige, l'extremité de la pointe noir comme Gez, un bonnet tout rond à la matelote, d'une peau de Renard noir, son haut-de-chausse & ses bas de peau de Renne, & ses souliers de peau de poisson, sembla-

ble à ceux des Varanguiens. Et les deux autres avoient leurs vétemens fait de méme, aussi de peau d'ours blancs, le poil en dehors, & des souliers de peau de poisson, chargez chacun d'une douzaine de peaux d'Ours, de Loups & de Renards blancs, de quelques hermines & zoublines tres-belles; & par dessus ces peaux avoient chacun un derriere d'our, qui tenoit encore à la peau. Pour celuy qui estoit vestu de peaux de Loups & de Rennes, il ne portoit rien qu'une douzaine de corbeaux blancs, & sept zoublines, penduës à sa ceinture.

Estans proche de luy, un de nos guides s'arresta pour parler à luy, puis descendit du traineau, à la place duquel il se mit, avec un de nos Sous-commis; ce qui m'estonna, & le Commis avec qui j'estois aussi. Il courut avec nous encore bien une heure, sans appercevoir aucune habitation; aprés quoy nous vimes de dessus une haute montagne où nous estions, une Mer à gauche;

& au bas de la montagne plusieurs habitations, bâties les unes proche des autres, faisant comme un petit bourg, où nos Rennes nous menerent, & y descendimes pour nous y reposer, dans la cabane de celuy qui avoit pris la place de nôtre guide, que nous reconnumes estre d'autorité, par le service que nous firent tous les habitans de ce lieu, appellé Vitzora, accourans pour nous détacher des traineaux.

Il troqua contre de nôtre tabac & de l'eau de vie toutes les peaux qu'il avoit, à la reserve des peaux d'Ours que nous ne voulumes pas, & des zoublines qu'il se conserva, n'estant pas permis de les vendre, le Grand Duc de Moscovie, qu'ils nomment leur *Zaar*, se les conservant toutes, nul n'en osant vendre dans tous les païs de son obeïssance que par son ordre, ou par les Commis qu'il a aux places des magazins, sur peine de punition corporelle. Et aussi quand ils en vendent quelqu'une par hazard, ce n'est qu'en cachette, & ceux

qui les acheptent les doivent bien cacher; car si les Commis ou Gouverneurs des places où les marchandises se visitent, il se trouvoit parmy des zoublines qui eussent esté venduës d'autre que du Grand Duc, ou de ceux qui ont droit de luy pour les vendre, cela feroit confisquer toutes les marchandises.

Ce Borandien ayant troqué toutes les peaux contre nous, sçachant que nous en desirions d'avantage, envoya deux de ses serviteurs par toutes les autres cabanes, dire que si l'on vouloit nous apporter les peaux qu'ils avoient, que nous leurs donnerions du tabac & de l'eau de vie pour, & que leur maître nous avoit vendu toutes celles qu'il avoit. A cette nouvelle estans tous bien aise, ils nous apporterent tout ce qu'ils en avoient, que nous achetâmes de nôtre tabac & eau de vie.

Ayans pour le moins mille cinq cens peaux, de differentes sortes, nous demandames à nôtre hôte, s'il ne nous

pourroit pas faire avoir une barque pour renvoyer un de nos matelots avec la marchandiſe que nous avions, vers nos navires, nous dit que ouy; & auſſitôt en fit preparer une qui luy appartenoit, faite en forme de gondolle, large au milieu, & pointuë par les deux bouts, toute de bois, ſans aucun cloux ny ferrement, y ayant un maſt au milieu de bois de ſapin, auquel eſtoit attaché un grand voile quarré de toile tiſſuë de fil, fait de pellure d'arbre, les cordages auſſi de pellure d'arbre; & dedans cette barque il y avoit auſſi deux ancres de bois fort peſans, attachez à des cables, auſſi faits de meſme matiere que les cordages.

Nous ayant donné deux hommes pour conduire la barque avec nôtre matelot, & les voyant preſt à partir, nous montra en cachette trente paires de zoublines, que nous achetames pour de l'argent a aſſez bon compte, & ne fumes pas maris d'attraper cela, qu'il ne nous auroit pas autrement vendu, ſi

nous n'avions pris une barque de luy, & qui ne fut promptement partie pour aller à nos vaiſſeaux, où il ſçavoit qu'il n'y avoit point de viſiteur, ſçachant bien que s'il euſt eſté découvert, il n'en auroit pas eu ſeulement punition corporelle, mais luy & toute ſa genealogie auroit eſté envoyée en eſclavage en Siberie.

Nôtre matelot eſtant party avec la marchandiſe, & les deux Borandiens, nôtre Commis, & nos deux Sous-Commis firent la débauche avec luy, & nos guides, pendant quoy je fus viſiter le bourg avec nos deux matelots, j'admiray ſa conſtruction ſitué entre deux montagnes, d'environ une lieuë de hauteur, dont toutes les habitations ſont faites d'os de poiſſons, tres-artificiellement couvertes auſſi d'os de poiſſons, & étoupées de mouſſe, par deſſus, & autour accommodées de gazons de terre; de telle ſorte qu'il ne peut entrer aucun vent dedans, ſi ce n'eſt par les portes, leſquelles ſont faites comme

des gueulles de fours, & par le haut du toict, où il y a une fenestre ou lucarne par où entre le jour. I'y vis quantité de femmes & d'enfans travailler, les uns à des rets pour pescher, qui n'estoient que de pellure d'arbres, d'autres à des voiles pour naviger, ressemblant à de la natte fine, d'autres à des haches d'armes, des coûteaux, pointes de dards & de fleches d'os de poisson, & d'autres faisant des habits de peaux d'ours, cousus de fil de pellure d'arbres avec des aiguilles qui sont faites d'arrétes de poissons, tous estans fort laids, petits, camus, & basannez.

CHAP. XXX.

Départ de l'Auteur de Vitzora pour aller à Potzora, & du negoce que firent ceux avec qui il estoit.

ESTANT de retour en l'habitation de nôtre hôte, nôtre Commis & nos Sous-Commis prirent resolution

de renvoyer un de nos guides avec les Rennes, & prendre une barque, à cause de la commodité de l'eau, pour aller à Potzora; ce qui fut executé. Nôtre hôte se mettant avec nous avec deux de ses gens, & à la faveur d'un vent d'Oüest nous cinglames du côté de Potzora, où nous arrivames quinze heures aprés, qui est une petite Ville size sur le bord d'une petite Mer, qui porte son nom. Nous fumes au Château voir le Gouverneur, qui proprement n'est qu'un Commis du Grand Kenez, tous les Gouverneurs des places que possedent le Grand Duc de Moscovite ne sont point d'autres gens, n'y ayant aucune noblesse parmy les Moscovites : Ce qui fait, à ce que je croy, qu'ils sont tous rustics, incivils & jaloux, chose que la noblesse ne peut souffrir.

Ce Gouverneur estoit Moscovite, vétu à la mode de son païs d'un drap de couleur, tirant sur le violet & le rouge, avec lequel nous fimes la débau-

che d'hydromelle, fort excellant, doux & piquant comme le vin d'Eſpagne, & d'eau de vie, avec du pain d'épice. Ayant l'Intendance du magazin des zoublines pour le grand Zaar, nous luy demandaimes s'il nous en vouloit vendre, il nous dit qu'ouy. Et nous ayant demandé combien nous en voulions, nous luy répondimes, que nous acheterions tout ce qu'il en avoit, moyennant qu'il nous en voulut faire prix raiſonnable. Sur cela il nons mena au magazin, où il n'y avoit que cinq zimmer, qui ſont cinquante paires, entre leſquelles il y en avoit deux zimmer des plus belles qui ſe puiſſe voir, naturellement noires comme du Gez, qui nous couterent cinq cens ducas, qui font trois mille livres de France, & les trois autres zimmer quatre cens ducas, qui font huit cens écus, monnoye de France.

Luy ayant payé toutes les peaux qu'il avoit, marquées du cachet du Grand Zaar, voulut nous traitter; & pour cét

effet envoya promptement deux chaloupes pescher pour avoir du poisson frais, fit tuer une Renne qui estoit toute jeune, & avec des oyseaux que ses gens luy avoient apportez de la chasse, nous fit un festin magnifique en chair & poisson, & de bon biscuit de Moscovie; & aprés avoir tenus table huit heures, les fumées de l'hydromelle & de l'eau de vie que nous avions beu, nous montant à la teste, nous obligea d'aller tous coucher sur des peaux d'Ours, n'y ayant point d'autres licts.

Aprés nous estre reposez six ou sept heures, nous beumes tous chacun une tassée d'eau de vie; puis allâmes par la Ville avec un Commis que le Gouverneur nous donna, qui nous fit trouver de plusieurs maisons deux mil petits gris, quatre douzaines d'Hermines, cinq cens Renards, la plus grand part blancs comme nege, & d'autres d'un gris noir, six vingts peaux de Loups blancs, deux cent Martres de couleur d'un gris cendré, le tout nous coutant

quatre cens ducas, que nous payames en monnoye de cuivre, qui nous embarassoit, & retournâmes au Château, y faisant porter nôtre marchandise, que nous emballames dans des nates faites de pellures d'arbres.

Nôtre marchandise estant ainsi accommodée, nous deliberames, qu'un de nos Sous-commis s'en retourneroit à nos vaisseaux pour la conduire ; & pour ce sujet nous priâmes nôtre hôte, qui estoit le Gouverneur, de nous faire avoir une barque pour le mener, ce qu'il fit, & deux heures aprés il partit avec trois Borandiens qui le menerent, desquels le Gouverneur nous avoit répondu, qu'ils ne manqueroient pas de le rendre sain & sauf avec la marchandise à nos bâtimens, moyennant la somme de dix ducas que nous luy donnâmes, & quelque petit present de tabac que nous fimes à ceux qui le devoient mener, & à leur retour le Gouverneur promit de les payer.

Nôtre Sous-commis s'estant embar-

qué & party à la faveur d'un vent d'Eſt Sud Eſt, nous reïterames à faire la débauche avec le Gouverneur nôtre hôte, & celuy de Vitzora, qui beuvoit de telle ſorte, que je ne ſçay où il mettoit l'eau de vie & l'hidromelle qu'il avaloit. Cette débauche dura encore plus de quatre heures, aprés laquelle nous nous en allames repoſer quelques heures.

CHAP. XXXI.

Départ de l'Autheur de Potzora pour aller en Siberie, de la rencontre qu'il fit de cinq exillez du Grand Knez, de leurs miſeres, & de ſon arrivée à Papinogorod.

ESTANS tous reveillez, nôtre Commis pria le Gouverneur de Potzora de nous faire trouver des Rennes pour aller en Siberie: Il nous en fournit ſept, ſçavoir une pour nôtre Commis, une pour nôtre Sous-commis, une pour moy, deux pour nos deux mate-

lots, une pour nôtre guide, & l'autre pour mettre nôtre tabac & eau de vie, & des provisions qu'il nous donna pour aller jusques à Pupinougorod, nôtre Commis prenant l'argent avec luy.

Ayant fait atteller ses Rennes à autant de traineaux, il en fit encore atteller une autre pour un autre guide de ses domestiques, qui devoit aller avec nous jusques à un certain lieu, où nous devions changer de Rennes, pour ramener les siennes; & pour tout cela nous luy donnames quatre ducats, & avant que de partir beumes cinq ou six tassées d'eau de vie chacun pour nous separer, & ayant remercié nôtre hôte de Potzora, comme aussi celuy de Vitzora, du bon accueil qu'ils nous avoient fait, nous montames en traineaux; & ayans pris congé d'eux partimes, suivans la riviere par des lieux tres-facheux, sans suivre aucun chemin frayé, & fumes bien quatre heures sans trouver ame vivâte que quatre Ours blancs, d'excessive grosseur, qui nous coupe-

rent chemin, fuyans de la riviere où ils eſtoient dans un bois, nous appercevans, & deux heures aprés fumes vers ſept ou huit habitations, où nous n'y trouvames perſonnes, les habitans eſtans allez à la chaſſe.

Là nous deſcendimes de traineau pour y prendre nôtre refection; pendant quoy, cinq ou ſix Hommes avec leurs Femmes & enfans revinrent de la chaſſe, qui leur avoit eſté tres-bonne, en apportans ſix peaux d'ours, quatre de loups, ſept de renards blancs, une couple d'hermines, & huit zoublines. Ces gens furent ſurpris de nous voir, & s'en fuſſent fuis, n'eut eſté que le guide que nous avoit donné le Gouverneur de Potzora fut vers eux, & les ayans aſſeurez que nous eſtions de leurs amis, Marchands, qui alloient à Papinogorod, & que nous acheterions leurs peaux, vinrent vers nous, nous conſiderans par admiration, tant à cauſe de nos habits qui eſtoient diſſemblables aux leurs, que de nôtre corpo-

rance, & de nôtre langage, qu'ils n'entendoient en aucune façon, non plus que nous le leur, & si ne laissames pas que de negocier ensemble, par le moyen de nôtre interprete, & nous fournirent de Rennes pour aller jusques à l'emboucheure de la riviere de Papinougorod.

Ayans quitté il y avoit environ deux ou trois heures la riviere de Potzora, suivant celle de Papinougorod, par des chemins assez facheux, nous vimes sortir d'un bois cinq Hommes vétus de peaux d'ours à la Moscovite, ayans chacun sur leurs épaules un fuzil, une gibeciere à leur côté, & aussi un coûteau en une gaine, à la façon de nos chasseurs, venans vers nous; ce qui nous obligea de faire arréter nos animaux par nôtre guide, pour sçavoir qu'elles gens c'estoit. Un d'eux nous reconnoissans estre estrangers, nous donna le bon jour en Allemand, souhaitans d'avoir pareille liberté que nous. Nôtre Commis, qui estoit bas Saxon, entendant

parler sa mesme langue, luy demanda de quel païs il estoit; à quoy cét Homme luy répondit, & se trouvant estre de sa connoissance, il descendit du traineau, & l'embrassa, luy demanda pourquoy il estoit là; à quoy il luy répondit, qu'il estoit un des exillez du Grand Kenez, pour chasser aux zoublines, qui est un châtiment du païs, comme en France d'envoyer aux Galleres, les uns y estans pour dix ans, les autres pour six, & les autres pour trois, plus ou moins; aprés quoy ayans fait le temps à quoy ils sont condamnez, ils sont francs.

Cette connoissance, aussi bien que les autres, m'obligea de descendre de traineau; & je n'eus pas plustost mis pied à terre, qu'un de ces cinq me reconnoissant me vint embrasser en soupirant, me demandant en langue Françoise d'où je venois, & où j'allois; ce qui m'estonna fort, ne le reconnoissant pas tant à cause de son vétement, de sa grande barbe, sa teste pellée, que

décharnure

décharnure de son corps, n'ayant que la peau & les os, ce que voyant me dit estre ce Gentil-homme Lorrain, Colomnel d'un Regiment de Cavalerie Moscovite, qui m'avoit traitté tant de fois à Stokolm, & qui m'avoit voulu mener avec luy à Moskou. Le bel équipage dans lequel je l'avois veu, le respect qu'on luy portoit, tant à cause du bien, que de la Charge qu'il possedoit, du commandement qu'il avoit, que de sa bravoure, & l'estat pitoyable où je le voyois, me fit larmoyer & soupirer en l'embrassant derechef, luy demandant le sujet de sa disgrace, qu'il me dit provenir de soubçon qu'avoit eu le Grand Knez de sa fidelité, que pour ce sujet l'avoit exilé en Siberie pour trois ans. Qu'il devoit souffrir des maux qui ne peuvent s'exprimer, par les dangers où tous ces exillez sont exposez, allant à la chasse, par la faim & les violentes rigueurs du temps qu'ils endurent, par la rencontre de quantité de bestes sauvages qu'ils rencontrent, qui faute de

H

pasturage en d'aucuns endroits, les viennent attaquer, ce qui les contraints de se defendre. Et qu'entre tous ces maux, s'ils ne prennent pas le nombre de zoublines, qui leur sont ordonnez de prendre, sont rigoureusement châtiez de coups de cengles, d'un cuir fort épais & rude, sur la peau nuë, par tout le corps. L'amy de nôtre Commis luy dit la mesme chose; & les autres qui parloient bon François & Allemand, dont l'un estoit un des grands Commis du Grand Knez, l'autre un Lieutenant General, & les autres gens considerables déploroient leurs miseres, nous asseurans que quand ils auroient fait leurs temps, & qu'ils auroient recouvert leur liberté, ils se retireroient en des endroits où jamais le Grand Knez n'auroit pouvoir sur eux. Pour consoler ces malheureux, nous primes de nos provisions, & nous assimes tous sur de la mousse, nous regallans, leur témoignant le desir que nous avions de les delivrer; dequoy ils nous remercierent,

nous remontrans qu'il leur eſtoit impoſſible de ſe ſauver, attendu qu'ils eſtoient connus de tous les Gouverneurs des Forts par où il nous falloit paſſer de neceſſité; ce qui nous feroit perdre la vie; & à eux auſſi par d'horribles tourmens, que l'on nous feroit ſouffrir. Cét advis engregea encore d'avantage la douleur que nous avions dans le cœur, de ne les pouvoir ſoulager en la miſere où ils eſtoient. Ce qui fit, qu'aprés quatre bonnes heures de conference, nous primes reſolution de les quitter, leur ayant donné à chacun prés de demie livre de tabac, aprés avoir bien beu avec eux de nôtre eau de vie, & mangé du biſcuit, du pain d'épice, que nous avions de Potzora, & de la chair ſalée, montames en traineaux; & aprés leur avoir dit adieu, & ſouhaité que Dieu leur donna de la force pour ſouffrir, dans l'eſperance de les revoir en bon état un jour, nous partimes & courrumes trois heures entieres avant que de trouver d'habitations,

puis en trouvâmes cinq ou six où nous fumes, & il y avoit dedans environ une douzaine de personnes, ausquelles nous fîmes demander, s'ils n'avoient rien à trafiquer, nous montrans des peaux, nous les achetames de nôtre argent & d'eau de vie, dequoy ces peuples-là sont fort frians.

Nous poursuivames ainsi nôtre chemin, suivant la Riviere, trouvans des cabanes par cy par là, dans quelques-unes personnes, & dans d'autres du monde, à qui nous acheptions les peaux que nous leurs trouvions pour de l'argent & eau de vie, à la reserve des zoublines qu'ils ne nous vouloient point vendre, de crainte d'estre découvert du Gouverneur de Papinougorod où nous allions, qui ne manque jamais de faire visiter toutes les marchandises, pour voir s'il n'y a point de celle-là. Nous passames les montagnes qui separent le Borandav de la Siberie, tres-facheuses & difficiles à cause de la desertité des lieux, qui ne peuvent estre

habitez, tant à cause de ſon infructuoſi-
té, que des neges qui y ſont, qu'auſſi à
cauſe de la quantité des Ours & Loups
blancs, qui y ſont en ſi gande quanti-
té, que nous n'eumes pas peu de crain-
te de paſſer ces endroits, attendans
toûjours l'heure d'eſtre attaquez de
ces animaux-là, quoy qu'ils euſſent
autant de peur que nous, les voyant
fuir les uns d'un côté, les autres d'un
autre de nôtre veuë, croyans peut-eſtre
à cauſe de la lueur de nos armes que
nous eſtions des Chaſſeurs, quoy que
Marchands. Et aprés beaucoup de pei-
ne qu'eurent nos animaux de nous re-
tirer de ces montagnes, que nous fumes
dix ou douze heures à paſſer, nous deſ-
cendimes dans un village de Siberie,
dont les habitans ſont couverts de
peaux d'Ours, le poil en dehors, por-
tans du linge & des botines ferrées; ce
qui nous fit connoiſtre qu'ils eſtoient
plus polis que ceux que nous venions
de quitter. Auſſi nous receurent-ils
plus civilement, nous demandans qui

nous eſtions, d'où nous venions, & où nous allions. Nous beumes & mangeames avec eux de ce que nous avions, nous apportans auſſi de ce qu'ils avoient, qui eſtoit de la chair de Loups & d'Ours ſalées, avec du pain d'épice & de l'eau de vie, & nous leurs achetames de nôtre argent les peaux qu'ils avoient, à la reſerve des zoublines; puis ayans repoſez dans une de leur habitation, faite à la Laponne, ſur des peaux d'Ours, environ cinq heures, nous beumes à chacun un trait d'eau de vie, & montames en traineaux, pourſuivans nôtre chemin vers Papinougorod, où nous y arrivames environ vingt heures aprés, nous ayans repoſé par interval pour faire manger nos animaux.

CHAP. XXXI.

Reception que le Gouverneur de Papinougorod fit aux Danois, avec lesquels estoit l'Auteur.

LE Gouverneur de Papinougorod ayant apris nôtre arrivée, nous fit venir dans son Chasteau, tant pour sçavoir qui nous estions, le sujet qui nous amenoit là, & d'où nous venions. A son commandement, nous y entrames, le fumes saluer, luy donnant satisfaction de tout ce qu'il desiroit sçavoir par nôtre Sous-commis, qui sçavoit la langue Moscovite.

Apprenans que nous estions Danois & Marchands, qui cherchoient à achepter de la pelleterie, nous receut fort civilement; & pour témoigner l'affection qu'il avoit de nous rendre service, nous reconnoissans amis, fit donner avis à sa femme qu'elle eut à venir nous saluer; ce qu'elle fit, appor-

tant avec ſoy, ſuivant la couſtume de Moſcovie, une bouteille d'eau de vie en une main, & en l'autre une taſſe d'argent, avec une tranche de pain d'épice, qu'elle donna à tenir à une fille qui la ſuivoit, & nous ſaluant à leur mode, qui eſt un baiſſement de teſte, deffait le poigner de la manche de ſa chemiſe du coſté droit, qu'elle laiſſa gliſſer à terre, que nôtre Commis fut promptement relever & baiſer, nôtre Sous-commis aprés, & moy enſuite; puis de la main gauche repelice en remontant la manche qu'elle avoit fait tomber, & reprenant ſa bouteille d'eau de vie, & ſa taſſe, nous en donna à chacun tout plein, & un morceau de ſon pain d'épice, ſe tenant au bout de la table auprés de ſon mary, puis s'en retourna d'où elle eſtoit venuë; aprés quoy nous nous regallames avec le Gouverneur, puis nous fumes coucher ſur de tres-bons licts, ſelon le païs.

CHAP. XXXII.

Negoce que firent les Danois, avec lesquels estoit l'Autheur, dans Papinougorod, situation de cette Ville, mœurs & habillemens des Syberiens & Moscovites.

NOus estans reposez environ six ou sept heures dans le logis du Gouverneur, qui se leva si-tôt qu'un de ses serviteurs luy eut dit que nous estions levez, & nous vint trouver en la chambre où nous estions, avec une bouteille d'eau de vie, qu'un de ses domestiques portoit aprés luy, en boit une grande tassée, & nous en fit boire à chacuu autant; ensuite dequoy il demanda, si nous voulions acheter les peaux qu'il avoit, ce que nôtre Commis accepta, les demandant à voir toutes, convint de prix avec luy, & les paya. N'en ayant pas d'avantage, fit venir vers nous quelques habitans qu'il sçavoit en avoir, que nous achetames

par sa permission ; ensuite dequoy falut encore reboire & fumer du tabac.

Cependant que nôtre Commis & Sous-commis estoient empeschez à faire leur negoce, je fut me promener dans la Ville, qui est située en un bel endroit, dans une petite pleine marecageuse, entourée de montagnes fort hautes; auprés de laquelle est une riviere assez belle & poissonneuse, les maisons sont mal baties, basses, & toutes faites de bois & de terre, calfeutrées de mousse entre les poutres, & le pavé de cette Ville n'est que de pieces de bois, accommodées les unes proche des autres.

Les personnes considerables de ce lieu-là ont un haut-de-chausse, des bas, & une grande robe, qui leur va jusques aux tallons, les manches étroites, tout de drap, les uns d'une couleur, les autres d'une autre, ont pour chaussure des petites botines de cuire, les unes bleuës, les autres rouges, les autres jaunes, ferrées au dessous par les deux

bouts, ainſi que les Polonois, & pour coëffure un bonnet de drap doublé & bordé, les uns de peau de renard noir, les autres de petits gris, les autres d'hermines, & les autres de zoublines, comme voyé en la figure 1. Et quant aux Femmes, qui ſont tres-belles, blanches & graſſes, ayans les cheveux d'un blond chatin, & l'air fort galland pour eſtre toutes Moſcovites, ainſi que leurs maris, ont des robes qui leur vont juſques aux talons de drap rouge, violet ou bleu, faites en forme de juſte-au-corps, doublées de renards blancs ou de zoublines, ayant de grandes manches pendantes qui y ſont attachées, n'y en ayant point d'autres où elles puiſſent mettre les bras à cauſe de l'exceſſive lõgueur de leurs manches de chemiſe, qui ont bien chacune cinq aulnes, d'une toile de coton fort fine, qu'elles pliſſent le long des bras. Leur coëffure eſt un bonnet en ovalle, & ont leurs cheveux nattez & entortillez de rubans qu'elles laiſſent pendre derriere leurs épaules.

Leurs ſouliers ſont de maroquin de Ruſſie, & portent auſſi une ceinture de perles moyennement groſſes, comme voyé en la figure 2.



Quant à ceux qui ſont nez dans la Siberie, ne ſont gueres differents des Samojedes, Borandiens, & autres Sep-

tentrionaux, tant en mœurs, vétemens, que maniere de vivre.

Tous les Moscovites sont Nicolaïstes de Religion, graves, robustes, vites & adroits à tirer de l'arc, point chicaneurs, leurs loix estant fondées sur la pure équité, punissent rigoureusement les traistres, les larrons, & les homicides, sont ignorans, interressez, yvrognes, rustiques, & jaloux de telle sorte, qu'ils obligent leurs Femmes de s'enfermer comme des prisonnieres dans leurs chambres, sans en oser sortir, si ce n'est par leur commandement, estant si esclaves, qu'elles n'oseroient faire aucune geste de témoignage d'amitié qu'elles ont pour les estrangers, & croyent que leurs maris n'ont point d'affection pour elles, si elles n'en sont batuës de temps en temps.

CHAP. XXXII.

Départ de l'Autheur de Papinougorod pour retourner retrouver les vaisseaux Dannois par la Samojessie, mœurs, maniere de viure, vestemens, & autres particularitez des Samojedes.

NOSTRE achapt estant fait, qui fut de quantité de peaux de loups & renards blancs, & d'autres noires, de Lynx, zoublines, Hermines, & petits gris, qui faisoit avec les autres peaux que nous avions achetez depuis Potzora, la charge d'un traineau, & encore d'avantage. Ayans beaucoup de tabac, & quelque cinq mille ducats de reste, nôtre Commis & nôtre Sous-commis desirans faire encore valoir cela, & en avoir des peaux, prirent resolution de prendre la route pour retourner à nos vaisseaux par la Samojessie. Pour cét effet acheterent de nôtre hô-

te, le Gouverneur de Papinougorod, de l'eau de vie & des provisions suffisamment pour nous douze jours. Nôtre marché estant fait, comme aussi pour nous fournir de Rennes, & l'ayant payé, falut faire la débauche avec luy, qui dura plus de dix heures; aprés quoy nous nous en allâmes reposer pendant prés de huit heures, & nos bestes estant attellées, nos marchandises emballées & chargées avec nos provisions, montames en traineaux, & ayant remercié nôtre hôte nous partimes, & courrumes environ dix-sept heures, achetans des peaux des Syberiens jusques aux monts Riphées, que nous passames en six heures, entrans dans la Samojessie, qui est un païs tout desert, montagneux, pleins de genevriers, de pins, sapins, & abondant en mousse, aussi bien qu'en neige, & en loups, ours & renards tous blancs, que nous rencontrions à tous momens, ce qui ne nous donnoit pas peu de crainte.

A la descente du mont Stolpohen,

d'où ſort la ſource de Borſagatz, nous trouvâmes huit ou neuf habitations, vers leſquelles nous fumes, tant pour y faire paiſtre nos beſtes, que pour nous y repoſer, avec les habitans duquel lieu nous troquâmes de nôtre eau de vie contre des peaux de loups & renards, les unes noires, les autres blanches, d'autres peaux de Caſtor, Loutres, Vietfras, & quelques hermines, ayans plus de deux zemer de zoublines, qu'ils ne nous voulurent jamais vendre, nonobſtant toutes les proteſtations que faiſoit pour nous nôtre guide Borandien, qu'ils n'avoient que faire de craindre, eſtans marchands qui nous en alloient en nos vaiſſeaux, ſans crainte d'eſtre viſitez, pour ne vouloir paſſer par aucun lieu de paſſage, ny de viſite, à quoy ils ne voulurent entendre, qu'aprés que nous les eumes ſoulez, qu'ils nous vendirent leurs peaux de zoublines, les vapeurs de l'eau de vie ayant eu ce pouvoir ſur eux, plus que tous les diſcours de nôtre Borandien. Nous nous repo-

ſames

ſames dans une de ces cabanes avec le maiſtre, la maiſtreſſe & les enfans peſle meſle comme beſtes ſur des peaux d'Ours ; & cinq ou ſix heures aprés je me reveillay au bruit que fit le maiſtre de cette cabanne, appellans ſes gens, qui tous eſtans levez ſortirent.

La curioſité m'obligea de regarder où ils alloient, je les vis ſe mettre derriere la cabanne à genoüil, élevans les mains vers le Ciel, adorans le Soleil, le croyant eſtre Dieu.

Les Samojedes ſont encores plus trapus que les Lappons & les Borendiens, ont auſſi la teſte plus groſſe, le viſage plat, le nez plus large & camus, n'ont preſque point de poil, ſont d'un bazané de terre. Le vétement des Hommes eſt un bonnet rond, friſé, comme ſi c'eſtoit de peau d'anneau, un haut-de-chauſſe & une robe de peau d'Ours blanc, qui ne leur va que juſques aux genoüils, ceints au deſſous du ventre d'une ceinture large de quatre doigs, leurs bas & leurs ſouliers ſont de meſme peau, le

poil en dehors, & sous leurs souliers ont une espece de patins d'écorce d'arbre, long de deux pieds, faits en gondolles, surquoy ils marchent fort vite sur la nege, qui est en grande quantité sur les montagnes, ont en guize de manteau une peau noire, à laquelle les quatre pieds tiennent, qu'ils portent plus sur l'épaule gauche que sur la droite, & par dessus cette peau est attaché leur carquois, comme voyé en la figure 1.

Les Femmes Samojedes sont plus laides que les Hommes, fort fatigables, & prenent grand soin d'enseigner leurs enfans d'estre adroits à la chasse, dequoy ils vivent, & non d'autre chose, & sont vestuës comme les Hommes, la robe un peu plus longue, mais n'ont point de peau sur leurs épaules, sont coëffées de mesme, n'ayant qu'une touppe de cheveux nattez, liez au bas d'un ruban de pelure d'arbre, qui eur pend derriere le dos, vont à la chasse comme les Hommes, armez d'un

carquois plein de fleches & d'un arc, comme voyé en la figure 2.



CHAP. XXXIII.

Départ de l'Autheur du Boranday pour aller en la Zemble, de la veuë d'une troupe de Zembliens adorans le Soleil, & de deux adorans une Idole de bois, appellée Fetizot.

AYANS passé la Samojessie, & revenus au Boranday vers les nôtres

qui nous attendoient avec impatience, estans entrez dans nos vaisseaux, deux heures aprés tous leuerent l'anchre, & cinglames en pleine Mer, prenans la route de la Zemble, où nous arrivames vingt heures aprés vers un lieu où nous vimes une troupe de gens d'environ trente personnes, endossez de carquois, à genous sur le bord de la Mer,adorans le Soleil ; ce qui obligea nos Patrons & Commis de tenir conseil entr'eux, sçavoir comme ils devoient faire pour aller aborder ces gens-là, qu'ils jugeoient estre plus sauvages que les autres, pour tâcher de negocier avec eux. Sur ce sujet ils conclurent de mettre trois chaloupes en Mer, dix Hommes dans chacune, bien armez, pour se defendre en cas d'attaque, & je fus commandé pour estre de la partie,Nous voguames vers terre, où en estans à environ demy quart de lieuë prest, tous ces Sauvages qui estoient encores à genoux se redresserent, & se mirent à crier en décochans leurs

fléches contre nous, puis s'enfuïrent comme Cerfs pourchaffez de Veneurs, fans avoir atteints aucuns de nous, pour en avoir tiré de trop loin.

Ayans mis pied à terre, nous courrumes vers l'endroit où nous creûmes qu'ils feroient fuis, en intention d'en attraper quelqu'un ; ce que nous ne peumes faire, s'eftans perdus de nôtre veuë, fans pouvoir fçavoir de quel côté ils eftoient allez, ce qui ne nous empefcha pas d'aller jufques vers des montagnes pleines de neiges, & avançames encore d'avantage dans le païs, où nous rencontrames fur des butes des arbres coupez, entaillez en forme d'Homme, de fculture en boffe, fort groffierement faites, devant une defquelles ftatuës, à environ une lieuë nous apperceumes deux de ces Sauvages à genoux, leurs armes en bas, l'adorant, & nous appercevans fe releverent & s'enfuirent, comme ceux que nous avions veu adorans le Soleil fur le bord de la Mer.

Nous courrumes le plus vite qu'il nous fut poſſible pour les attraper; mais ils gagnerent un bois de ſapin, avec tant de diligence, que nous ne peumes ſçavoir de quel côté ils eſtoient allez, & retournans vers nos bords, en aviſâmes de loing deux autres adorans une pareille Idole, comme voyë en la figure ſuivante, que les Zembliens nomment Fetizot, dans laquelle le Diable ſe met, rendant ſes oracles, à ce que nous dit nôtre Patron.



CHAP. XXXIV.

D'une maladie appellée Scorbuth, de laquelle fut atteint l'Autheur, & la plus-part des Danois avec qui il estoit.

SEPT ou huit heures aprés que je fut rentré dans nôtre Vaisseau, il me prit un grand mal de teste, & un vomissement, qui me dura deux ou trois heures. Aprés quoy me vint un mal de gorge, qui me donnoit de la peine d'avaller mes Amigdalles, estant fort enflées, accompagné d'une grande ébulution de sang, & démangeaison par tout le corps, mes gencives s'enflerent & seignerent abondamment, avec ébranlement de dents, me semblant à tout moment qu'elles alloient tomber; ce qui m'empeschoit de manger aucune chose dure. Tout mon corps devint extraordinairemẽt foible, avec fiévre lente, mon haleine courte & de mauvaise odeur, accõpagnée d'vne grande soif;

pour laquelle appaiser je beuvois souvent de l'oxicrat. Quinze heures aprés voyant que ce mal me continuoit; considerant qu'il me venoit en partie du grand froid que j'avois eu, & de nourriture de viandes salée; ce qui avoit irrité ma glande pituitaire, & envenimé de telle sorte, que la pituite avoit infecté mes autres humeurs, fit que je m'avisay de boire au lieu d'oxicrat de l'eau de vie, avec de l'eau douce, & fit aussi du syrop de reglisse, duquel j'en avallois d'heure en heure une cuillerée, ne mangeant que du poisson frais, gargarizant souvent ma bouche, tantôt d'eau de vie, & tantôt de vinaigre pour raffermir mes gencives & frotois aussi mes dents, de miel rosat. La pluspart de ceux qui estoient dans nôtre bâtiment estans atteints de ce mal, aussi bien que moy, je les traittay de mesme, & fit si bien, qu'en quinze jours je me gueris, & tous les autres que je pensay.

Ceux des autres vaisseaux ne furent pas plus exempts que nous de cette ma-

ladie; si bien que les Chirurgiens furent obligez d'estaller leur sçience, pour guerir ceux qui en estoient atteints, par purgations & seignées; ce qui les faisoit plustost empirer qu'amander; si bien que deux Matelots en moururent, trois de l'autre vaisseau, & un Sous-Commis en six jours; & il en seroit bien mort d'autres, si on n'eut suivy mon conseil, qui fut de se servir des remedes dont je me servois, & d'abandonner les seignées & purgations, qui en cette maladie sont tuë-Hommes. Ce qu'ont peu remarquer les Medecins de France dans l'Hyver de l'année 1670, que cette maladie que l'on prenoit pour Peste, en attaqua plusieurs par la rigueur du froid, de laquelle quantité en moururent par les purgations & seignées.

Estant en Alger, il prit à plusieurs une maladie, appellée aussi Scorbuth; de laquelle ceux qui en estoient atteints avoient les Amigdalles si enflées, qu'il leur sẽbloit avoir un morceau de chair dans la gorge, ayant aussi les mémes

ſymptomes que cy-devãt eſt dit, engendrez auſſi d'une pituite acre & mordicante, qui infecte les autres humeurs, & principalement la maſſe du ſang, tout ainſi que la groſſe verolle, en eſtant une eſpece, que les Indiens appellent Pieans. C'eſt ce qui m'obligea de traitter ceux qui en eſtoient atteints, comme verollez; ainſi qu'il ſe void dans mon *Hiſtoire de l'Eſtat des Royaumes d'Alger, de Couque, & de Tetuan*, & dans mon *Traité de la Maladie Venerienne.*

CHAP. XXXV.

De la peſche du Cheval Marin, & de la perte de deux Matelots, qui furent noyez par le remuëment de la queuë d'un de ces poiſſons.

AYANS demeuré quinze ou ſeize jours à l'anchre aux côtes de la Zemble, pour la commodité des mala-

des, tous eſtans gueris, à la reſerve de quelques-uns qui s'en ſentoient encore, nos Patrons voyans le temps beau, ſe reſolurent de lever l'anchre pour aller plus avant vers le Voygatt à la peſche du *Wal-Rus*, qui eſt ce poiſſon que nous appellons *Cheval-Marin*, & cinglames en pleine Mer environ trois lieuës, où nous demeurames à croiſer de côté & d'autres ſans nous éloigner d'avantage, ayant mis nos chaloupes en Mer avec les Harponneurs & Coupeurs de poiſſons; ſçavoir huit en chacune, contant les rameurs.

Au bout de trois fois vingt quatre heures que nous avions eſté ſans rien prendre, nous vimes venir deux gros poiſſons, dont l'un avoit une corne d'aſſez belle longueur, que nos pecheurs ſe mirent en eſtat de prendre, & l'ayant approché d'un jet de pierre loin, nos Harponneurs luy jetterent leurs harpons, les uns d'un côté, & les autres de l'autre, laſchans les cordes à quoy ils eſtoient attachez, ſe retirans en dili-

gence, comme voyé en la figure ſuivante.



Ayans atteints nôtre bord, voyans que le poiſſon alloit ſur l'eau, qui eſt la marque de ſa foibleſſe, ils le tirerent

petit à petit par les cordes qui estoient aux harpons; ce qu'il souffrit sans se debattre, n'en ayant pas la force, pour avoir perdu tout son sang; & les coupeurs faisans leur office luy couperent la teste, que nous gardâmes, & le reste fut jetté en Mer, n'estant propre ny à manger, ny à faire de l'huile : La pesche de ce poisson ne se faisant que pour avoir ses dents, qui servent à faire toutes sortes d'ouvrages, comme l'yvoire, & se vend la livre beaucoup plus cher, tant à cause de sa blancheur, qui surpasse celle de l'yvoire, qu'à cause aussi que les ouvrages qui en sont faits ne se roussissent pas si tôt.

La corne de ce poisson que nous prîmes estoit bien de dix pieds de long, fort lourde, tournée en limaçon, grosse comme le bras en sa racine, vers la teste allant en raptissant jusques au haut, qui faisoit une pointe comme d'une aiguille.

Une chaloupe ayant approché de trop prest l'autre poisson, en luy jet-

tant l'harpon, se sentant blessé, donna un si grand coup de sa queuë contre la chaloupe en se débattant, qu'il la renversa, & les autres ne peurent si bien faire pour les aller secourir, qu'il n'y en eut deux de noyez ; ce qui nous fascha fort, le poisson fut pris, & eut la teste coupée comme le nôtre, que je fus voir trois ou quatre heures aprés sa prise; il n'avoit pas de corne, mais en recompense ses dents estoient beaucoup plus grosses.

Nous fumes bien quatre fois vingt-quatre heures à croiser la Mer aprés cette pesche sans attraper rien ; mais comme nous estions dans le dessein de changer de lieu, nous apperceumes quatre de ces poissons, qui paroissoient en apparence plus grands que les deux que nous avions pris ; ce qui nous fit broüiller les voiles, fimes descendre dans nos chaloupes nos harponneurs, avec les autres gens necessaires pour cette pesche. Nous primes trois de ces poissons, & un se sauva ; celuy que nos

pecheurs amenerent à nôtre bord estoit sans corne, aussi bien que les autres; & douze ou treize heures aprés ayans encores apperceus cinq de ces poissons, nous fimes promptement descendre nos Harponneurs, & autres necessaires pour la pesche, dans nos chaloupes, pour tascher de les avoir, principalement un qui estoit encore cornu; mais quelque diligence que nous fimes, & les autres de nôtre compagnie, nous n'en peumes attraper que deux, trois s'estans échapez, entre lesquels estoit le cornu. Et deux ou trois heures aprés cette pesche, nous en apperceumes encore trois, aprés lesquels nos pecheurs furent, & en attraperent un, qui fut emmené à nôtre bord, il avoit la teste si grosse, que chacune de ses grandes dents pesoient vingt neuf à trente livres.

Deux fois vingt quatre heures aprés, appercevans sept ou huit de ces poissons, entre lesquels il y en avoit un cornu, nous mimes toutes nos chaloupes en Mer, & fumes si heureux, que nous

en primes cinq, parmy lesquels estoit le cornu, qui fut aussi emmené à nôtre bord. Sa corne estoit de mesme que le premier, mais non si lourde, si grosse, ny si longue, n'ayant pas plus de sept pieds de longueur.

Ayans encore esté cinq fois vingt-quatre heures sans rien appercevoir, un vend de Nord Nord Oüest se levant nous tendimes tous nos voiles pour aller au Voygatt, afin de le passer, si faire se pouvoit; mais y estant à environ trente cinq lieuës dedans, nous n'osames pas aller plus avant, à cause des grandes pieces de glaces & montagnes glacées couverres de neges, qui se nomment les Patenotres, qui bouchent le passage d'entre la Mer glacialle de la grande Mer de Tartarie, en laquelle si l'on y pouvoit entrer par cét endroit, l'on abbregeroit le chemin de nôtre Occean pour aller aux grandes Indes de plus des trois quarts, qui pour ce sujet est nommé *Voygatt*, qui veut dire en nôtre lange, *Cul de chemin*, ou *Cul de*

de sac, de *Weig*, chemin & *Gatt*, cul.

CHAP. XXXVI.

Hardiesse des Ours des montagnes du Voygat, & de la prise de certains Oyseaux, que les Danois nomment Pingoins.

CINQ ou six heures aprés que nous fûmes anchrez, un de nos Matelots estant allé à terre pour y faire ses necessitez, un Ours vint à luy par derriere, qui le frappant de sa patte le renversa, & l'auroit sans doute devoré, si nous ne l'eussions promptement apperceu. L'ayant tiré d'abord d'un coup de fusil, il fut si bien atteint, qu'il tomba mort sur la place; & par ce moyen le Matelot rechapa, ayant eu grand' peur. Peu aprés vint à un de nos vaisseaux deux Ours pour entrer dedans, à un desquels on coupa les pattes de devant à coups de haches, voulant grimper dedans, & l'autre fut tué d'un coup de fuzil. Estans à regarder cette exceu-

tion, un de nos Matelots se mit à s'écrier, comme s'il eut esté prest d'estre devoré,avec raison;puis qu'un de trois qui estoient venus à la nage vers nous estoit desja entré dans nôtre bord ; ce qui nous fit prendre promptement des rames & bâtons, avec quoy nous l'assommames, & tuames aussi les autres à coups de fusils. Nous ne croyons pas qu'il en viendroit d'avantage,mais nous fumes trompez ; car quatre ou cinq heures aprés, nous en vimes venir huit ou dix de dessus les glaces, qui se mirent à nager vers nos bords ; ce qui nous obligea de prendre les armes, & les voyans prés de nous, qu'ils pretendoient leur servir de proye, nous les atteinmes si bien, que pas un n'en rechapa.

La quantité de ces animaux descendans des montagnes pour venir vers nous, comme pour nous faire la guerre, en ayant crainte, nous levâmes l'ancre pour retourner d'où nous estions venus.

Ayans vogué environ quinze heures

pour nous tirer hors du détroit, à la faveur d'un vent d'Eſt, avec bien de la peine, à cauſe des glaces ; nous fumes anchrer auprés d'une Iſle fort belle, & verte de mouſſe, de ſapins & genevriers, où quelques uns des nôtres y eſtans deſcendus, y virent des Oyſeaux, qui pour leur groſſeur à peine pouvoient-ils voler, nous le vinrent dire; ce qui m'obligea avec une quarentaine d'autres, tant de nôtre vaiſſeau, que des autres, d'aller à terre, pour faire la chaſſe à ces Oyſeaux-là, & en tuames partie à coups de fuſils, & l'autre à coups de bâtons, environ une ſoixantaines, que nous portames dans nos bords.

Ces Oyſeaux que nôtre Patron nous dit ſe nommer Pingoins, ne ſont pas plus hauts que des ſignes, mais une fois plus gros, blancs de meſme, le col auſſi long que celuy d'un Oye, la teſte beaucoup plus groſſe, l'œil rouge & étincellant, grand comme une piece de quinze ſols, le bec allant en pointe, d'un brun jaunâtre, & les pieds de meſ-

me, qui ſont fermez comme ceux des Oyes, & ont une eſpece de ſac de prés d'un pied de long, qui commence dés de deſſous le bec, continuant le long du col, juſques à la poitrine, en s'élargiſſant en bas, de telle ſorte qu'il tient bien un pot de vide, dedans quoy ils reſervent leurs mangeailles quand ils ſont ſous, pour en manger au beſoin, ainſi que voyé en la figure ſuivante.



Pour les manger nous fumes obligez de les écorcher, ayans la peau fort dure, de laquelle on ne peut tirer les plumes qu'avec grande peine, la chair en eſt tres-bonne, de meſme gouſt que celle des canards ſauvages, & fort graſſe, dequoy nous fimes bonne chere,

CHAP. XXXUII.

D'un Zemblien qui penſa eſtre pris des Danois, avec qui eſtoit l'Autheur, d'un autre Zemblien & une Zemblienne pris dans leur Canoe, & de la ſtructure de ce bâtiment.

AYANS demeurez à l'anchre proche de cette Iſle où nous avions eſté à la chaſſe des Pingoins, pendant deux fois vingt-quatre heures, un vent d'Eſt ſud-Eſt nous venant favorable, nous levâmes l'anchre, & primes nôtre cours au Nord Nord Ouëſt, & quelques heures aprés ſortant du détroit, le vent ſe venant à changer, nous obligea

de cingler le long des côtes à l'EſtNord Eſt, vers le haut cap, ou au bout de trente heures nous arrivâmes, qui eſtoit proche du lieu où nous avions desja anchré, & veu ces Zembliens qui adoroient le Soleil, comme je l'ay cy-devant dit.

Sa Majeſté Danoiſe ayant donné charge à nos Patrons & Commis, que ſi l'on voyoit du monde en la Zemble, de tâcher de luy en amener quelques-uns, pour ſçavoir d'eux ce qui ſe fait dans le païs, fit que nous moüillâmes l'anchre à cét endroit ; & d'abord on mit les chaloupes en Mer pour aller à la découverte ; pour cét effet on commanda trente perſonnes en quatre chaloupes, du nombre deſquels j'eſtois.

Nous n'eumes pas pluſtoſt quitté nos Navires, que nous apperceumes à environ demie lieuë de terre un Zemblien dans un Canoe, qui nous appercevant aller vers luy, rama de telle force, qu'il nous fut impoſſible de l'atteindre ; & eſtant au bord de terre,

chargea ſon Canoe ſur une de ſes épaules avec une promptitude & d'exterité grande, tenant de l'autre main ſon arc, ſon dard, & ſon carquois derriere le dos, fuyant comme voyé en la figure ſuivante.



Ayans mis pied à terre, nous courrumes aprés vers une coline, que nous

luy avions veu monter ; mais comme il estoit plus agile que nous, il nous fut impossible de l'attraper; & l'ayant perdu de veuë, retournames à nos chaloupes, fâchez d'avoir manqué cette prise. Comme nous voguyons vers nos bords, nous avisames deux Zembliens en pleine Mer, qui ramoient, nous ayans apperceus vers des promontoires & écueils pour s'y cacher; ce que voyans, nous nous mimes à ramer, si bien que nous les attrapâmes, quoy qu'ils fuyoiẽt en ramant de toutes leurs forces vers un roc, où nous les investimes, & se voyans pris, jetterent des cris épouvantables. Nous les menames jusques à nôtre bord, d'où on les tira avec des cordes dans leur Canoe, qui estoit fait en gondolle, long de quinze à seize pieds, de deux & demy de largeur, fait de côtes de poissons tres-artificiellement, dans lequel ils estoient joints de peaux de poissons, cousuës ensembles, qui faisoit comme une bource d'un bout du Canoe à l'autre, dedans quoy

ils eſtoient enfermez juſques à la ceinture; de telle ſorte qu'il ne pouvoit entrer une ſeule goute d'eau dans leur petit bâtiment, ſe pouvant par ainſi expoſer à toutes les tempeſtes ſans aucun danger, & reconnumes que l'un étoit homme & l'autre femme, auſquels nous fimes tous nos efforts par carreſſes & ſignes d'amitié de nous enſeigner ou ils habitoient; mais n'y pouvant rien gagner, nous primes des proviſions pour quelques jours, & mimes pied à terre une trentaine, tous bien armez, ſeparez en deux bandes, écartez de cent pas l'un de l'autre, nous cachans dans des cavernes ſous des roches, mettans des ſentinelles proche des arbres en lieu couverts, propres à découvrir s'il n'y viendroit point de ces ſauvages, pour en attraper quelqu'un, qui nous montraſt leurs habitations.

CHAP. XXXUIII.

Priſe d'un autre Zemblien, & d'une Zemblienne, de leurs vétemens, armes & maniere de vivre.

IL y avoit environ deux fois vingt quatre heures que nous eſtions au guay, lors qu'un de nos ſentinelles nous vint donner avis, qu'il en avoit veu deux deſcendans une coline, venans devers la Mer. Six demeurerent dans la caverne, cinq autres & moy allames un peu plus loin dans une autre, & un quart d'heure aprés ces deux ſauvages paſſerent entre nos deux cavernes un peu plus bas que nous, ſans nous avoir apperceus; ce qui obligea un des nôtres de tirer un coup de fuzil en l'air, tant pour advertir les autres, que pour les faire arreter. Les voyans proche de l'autre caverne, d'où tous ſortans nous les entourames de telle ſorte, qu'ils ne peurent fuïr, & les primes.

Leurs vétemens eſtoient de peaux de Pingoins, les plumes en dehors, qui y tenoient toutes, conſiſtans en un haut-de chauſſe fort étroit, qui ne leur alloit que juſques aux genoux, une camiſole de meſme, dont les manches ne leurs alloient que juſques aux couldes, le reſte des bras eſtant nud, cette camiſolle alloit en pointe devant & derriere comme une queuë, ayans un bonnet fait en pain de ſucre, & des bottes de peau de Veau-Marin, d'un brun roux, le poil en dehors. Nous reconnumes, quoy qu'habillez l'un comme l'autre quel'un eſtoit Homme, & l'autre Femme; l'Homme n'eſtant âgé que d'environ vingt quatre ans, ayant comme les autres le viſage fort large, d'un brun bazané, le nez fort camus & large, les yeux petits tirez vers les temples, ſans barbe & ſans cheveux, eſtoit endoſſé d'un carquois plein de fléches, une hache d'arme d'os de poiſſon, qu'il tenoit d'une main ſur une épaule, & de l'autre un arc, comme voyé en la figure 1.

La Femme estoit âgée d'environ 20 ans ayant les cheveux en deux nates, qui luy pendoient sur les épaules, avoit des rayes bleuës lelong du manton, & trois ou quatre sur le front, les oreilles & le dessous du nez percez, où il y avoit des pierres bleuës penduës à de petits anneaux d'os de poissons, dont celles des oreilles estoient grosses comme avelines, & celle du nez comme un pois, tenant d'une main un dard, comme voyé à la figure 2.



Nous fimes tout nôtre possible de les obliger de nous montrer où ils habitoient; mais ny gaignans rien, non plus qu'aux autres que nous avions pris dans leur canoe, nous fumes contraints de les mener à nôtre bord, où y estans entrez, nous les mimes avec les autres, qui les reconnurent, à ce que nous peumes appercevoir, quoy qu'ils ne fussent pas habillez de plumes, mais tout de peau de Veau-marin, le poil en dehors, les camisolles estant faites de deux peaux cousuës ensemble, dont les queuës leur pendoient l'une devant, l'autre derriere jusques vers les cuisses, & les haut-de-chausses estoient fort estroits. Le plus vieux qui pouvoit avoir cinquante ans, ayant une barbe ronde, de couleur châtin, & sans cheveux, la Femme qui avoit environ trente ans, ayant aussi le nez & les oreilles percées, où estoient pendans aussi des pierres bleuës, avoit les cheveux en deux nattes, pendans sur les épaules, & des rayes bleuës au manton & au front, estans aussi laids les uns

que les autres, petits & trapus comme les Samojedes, Lappons; Borendiens & Siberiens, & avoient le parler fort gresle & l'haleine mauvaise, tant pour ne manger que de la chair sans sel ou du poisson trempé dans de l'huile de poisson, ne boivent que de l'eau, ne leur ayant jamais peu faire manger de pain, ny de viande, ny poisson salé, ny boire de bierre, mais bien un peu d'eau de vie; & haïssoient fort la senteur du tabac.

Toute leur coûture estoit faite de tirets de peau de poisson, leurs aiguilles avec quoy ils cousoyent d'arrestes de poisson, le bout de leurs dards & de leurs fleches d'os de poisson, comme aussi tous leurs instrumens.

Le bois de leurs dards & de leurs arcs estoit pesant, & de couleur d'un rouge brun; & celuy de leurs fleches beaucoup plus leger & plus blanc, & alloient tous cannetans.

CHAP. XXXIX.

Départ des Dannois, avec qui estoit l'Autheur, de la Zemble, pour retourner en Dannemarck, de leur arrivée en Groenland, de la peche de la Baleine, & comment il s'en tire l'huille.

LA saison estant fort avancée, pour estre desja à la fin d'Aoust, les jours commençant à decliner, appercevans une demie heure de nuict, le froid s'augmentant un peu, nous obligea de lever l'anchre à la faveur d'un vent Nord-Nord Est, prenans nôtre cours au Sud-Oüest. Aprés avoir cinglé quelques heures le vent changea, & nous vint Sud-Sud-Est, qui nous obligea à reprendre nôtte cours au Nord, pour tâcher d'attraper les côtes, lesquelles nous cottoyames à la faveur de ce vent jusques en Groenland, où un vent contraire nous venant du Oüest-Sud-Oüest, nous obligea de moüiller, proche d'vn

nombre de navires François & Hollandois, qui estoient proche de terre à la pesche de la Baleine; laquelle se fait comme celle du Cheval Marin, que l'on attire proche terre, & y estant morte, elle est coupée par morceaux pour en prendre le lard, que l'on fond dans des chaudieres, pour en tirer l'huile, proche des cabanes, que les pecheurs bâtissent le long de la Mer. Cela nous vint assez à propos pour nos Zembliens, afin de leur faire revenir l'appetit, qu'ils commençoient à perdre, y ayant deux jours que nostre huile de poisson nous estoit manquée, qui nous empeschoit de leur en donner pour tremper le poisson que nous leur donnions pour manger.

Je vis accommoder une baleine, de laquelle on tira plus de trois cent cinquante livres pesant de barbes, dequoy se seruent les Tailleurs pour faire des busques & des corps d'habits.

CHAP. XXXX.

Départ des Danois avec qui estoit l'Auteur de Groenland, de trois Soleils qui leur parurent sur Mer, & d'une tempeste qui les obligea d'aborder les costes d'Islande.

AYANT demeuré deux jours en Groenland, un vent Nord-Est se levant, fit que nous levâmes l'anchre pour continuer nôtre route, prenans nôtre cours à l'Ouëst-Sud-Ouëst, tenant la hauteur de la Mer. Le vent nous estant favorable toute cette journée-là, jusques au lendemain cinq heures du matin, qu'il nous devint contraire, vîmes paroître vers l'Est-Sud-Est trois Soleils élevez l'un sur l'autre, de telle sorte que nous ne pûmes discerner le veritable d'avec les deux autres. Et plus avant au Sud, nous vimes que le temps s'obscurcissoit ; qui fit dire à nôtre Patron & au Pillote, que nous aurions vne grande tempeste; ce qui les obligea

de faire abaisser la plus grande part des voiles, & tirâmes un coup de canon pour signal à nôtre Compagnie de faire comme nous ; & aprés cela, nous nous mimes en priere, en attendant la volonté de Dieu.

Quelques heures aprés nous vint un vent impetueux de Sud Sud-Est, avec une pluye, accompagnée de tonneres si grands, que nous croyons estre la fin du monde, & la Mer d'autre part s'agitoit horiblement, de maniere que nous ne pouvions tenir d'autres voiles que celuy de Mizaine, encore la vergue estoit-elle bien basse, & deux Matelots estoient contraints de tenir l'Aviron avec des cordes, ayans bien de la peine de gouverner le vaisseau.

Ayans vogué ainsi tout le reste du jour & la nuict, sans que le vent s'abaissa, le Patron commanda à vn Matelot de monter sur la grande Hune pour découvrir quelque terre, pour sçavoir où nous pouvions estre.

Ce Matelot ayant regardé de côté &

d'autre, dit qu'il voyoit à l'Ouëst Nord-Ouëst un grand feu; ce qui fit dire à nôtre Pilote que c'estoit Hecla, montagne d'Islande; & quoy que nous n'y eussions que faire, le vent nous estant contraire, & des bourasques nous batans continuellement, qui nous empeschoient de tenir la Mer, nous fit prendre resolution d'y aller chercher à nous y mettre à couvert. En prenant la route arrivâmes proche des côtes sur le soir, d'où toute la nuict entendimes des bruits étranges, comme des décharges d'artillerie, & vimes des feux & des flames sortir en abondance du mont Hecla.

La quantité des écueils que nous rencontrames à l'abord de cette Isle, & l'agitation de la Mer, nous faisoit craindre d'en approcher; mais par l'adresse & vigilence de nôtre Pilote, nous fumes anchrer sous le Cap Hori sans aucun mal, un des vaisseaux de nôtre Compagnie qui n'avoit pas un conducteur si adroit ny si expert, rompit à

deux pas de nous une partie de son esperon contre un roc, & courut grand risque d'estre brisé. Quant à l'autre, il n'eut point de mal non plus que nous.

CHAP. XXXXI.

Arrivée de l'Auteur à Kirkebar, de son voyage en Hecla, du danger qu'il encourut, & des merveilleux effets de deux Fontaines qui sortent de ce Mont, & autres particularitez.

AYANS mis pied à terre, je fut avec nôtre Patron, nôtre Commis, & autres, au nombre d'une quinzaine, tant de nôtre vaisseau, que des autres, au Village appellé Hori, qui est à environ une lieuë & demie de la Mer, & de là fumes à Kirkebar, petite villette ou gros bourg d'Islande, où là nous y trouvâmes un Commis, & sept ou huit Marchands Danois, qui furent tous estonnez de nous voir, nous receurent avec joye, & nous raconterent comme

le jour precedent toute l'Isle avoit tremblé, & avoient crus abimer. Ils nous regallerent de bon vin, de bon pain, & de bonne viande fraische, y ayant quantité de bestail, qui pour le goust qu'il prend au pasturage, dont les campagnes sont toutes remplies, il faut que les habitans les fassent paître par mesure, afin d'empescher qu'il ne creve; ce qui arriveroit si on le laissoit manger à discretion, comme on fait aux autres païs.

Nôtre Patron, nôtre Commis, & d'autres, témoignans au Commis de Kirkebar la volonté qu'ils avoient de voir les particularitez de l'Isle, fit preparer des chevaux pour les mener. Je témoignay vouloir estre de la partie, ce qu'ils m'accorderent. Nous montâmes huit que nous estions à cheval, laissant les autres qui n'estoient pas curieux, & partimes accompagnez d'un des domestiques du Commis de Kirkebar, & de deux Islandois, qu'il nous donna pour nous servir de guides, avec un cheval chargé de vivre. Nous marchames deux

jours entiers par des chemins montueux, difficils, raboteux, & non frequentez vers le Mont Hecla, où y estant à environ une lieuë & demie prest, nous trouvames la terre toute couverte de cendres & pierres ponces, à travers lesquelles nous cheminames jusques au pied du Mont.

Le temps estant fort serain & calme, & ne voyans point sortir de la montagne aucun feu ny flames, nous primes resolution de monter jusques au haut; mais nos guides pour nous en détourner, nous firent entendre, que si nous passions outre, que nous tomberions dans des gouffres de feu, d'où jamais nous n'en reviendrions. Cela ayant donné de la crainte à toute la compagnie, qui estoit preste de retourner sur ses pas, me fit leur dire, que si l'on vouloit m'attendre, que j'irois moy seul, ce qu'ils me promirent.

Un Marchand de ceux que nous avions trouvé à Kirkebar, qui estoit venu avec nous par curiosité, dit me vouloir tenir compagnie.

Nous mimes pied à terre, donnans nos chevaux à tenir à nos guides, qui demeurerent avec les autres, & montames à travers les cendres & pierres ponces, y entrans jusques à my jambes, pretendans d'aller jusques au haut, où nous y vimes voler quantité d'oyseaux noirs, qui estoient des corbeaux & vautours qui y nichent.

Ayans monté environ demie lieuë, nous sentimes la terre trembler sous nos pieds, & entendimes un gromellement & tintamarre si grand dans les entrailles de cette montagne, qu'il sembloit qu'elle vouloit s'enfondrer, & dans ce mesme temps parut de tous côtez au tour & tout proche de nous des fentes, d'où sortoient des flammes bluatres, puantes & sentant le souffre brûlé, ce qui nous fit rebrousser chemin crainte d'en estre consommez.

Ayans descendus une trentaine de pas, une bouffée de cendre sortit de ce mont si grosse que le Soleil s'en obscurcit, & nous couvrit de telle façon, que

nous ne nous voyons pas l'un l'autre, & qui nous donna encore plus de frayeur, fut de voir sortir de moments en momens de derriere nous des bouffées de feux, de cendre & de pierres ponces, qui tomboient sur nous comme gresle; & des gromellemens sous nous, qui nous faisoient jetter des cris épouvantables, croyans que toutes les Furies infernales sortoient de ce mont pour nous accabler, attendans à tout momens que la terre s'ouvrit pour nous engloutir, ne laissans toutesfois de courir en descendans tant que nous pouvions pour fuir le danger où nous avoit mis nôtre curiosité.

La peur nous donna tant de force aux jambes & d'agilité de corps, qu'un bon quart d'heure aprés nous arrivâmes proche de nos gens, qui se prirent tous à rire, de nous voir changez & si bien ajustez, que l'on auroit dit qu'on nous avoit plongez dans du noir à noircir: Mais ce ris leur passa aussi tost qu'ils nous virent tomber à leurs pieds, éten-

dus comme morts, les esprits & la parole nous manquans, pour lesquels faire revenir nous frotterent les tempes, les narines, & les mains de vinaigre.

Estans revenus, l'on nous donna à chacun une tassée de vin d'Espagne, qui restablit tous nos sens, puis partimes, cotoyans cette montagne, à quelque cent pas de laquelle allans vers deux fontaines, dont l'une bout toûjours, & l'autre est si froide, qu'elle congelle tout ce qui est mis en pierre. Nous trouvâmes une pierre pôce, grosse comme un muid, qui avoit esté jettée de cette montagne il y avoit peu, laquelle admirans, nos guides nous dirent qu'il en estoit jetté de plus grosses, en ayant veu que dix Hommes n'auroient pas peu remuer le moins du monde; & nous dirent aussi, qu'il sortoit d'autres fois au lieu de feux, flames, cendres & pierres ponces, comme nous l'avions veu; des jets d'eau chaude comme des tonneaux, d'autres fois rien que des flames, d'autres rien que de la cen-

dre, & d'autres fois rien que des pierres.

Ayans cheminé environ trois heures arrivames proche ces deux fontaines, qui sont à environ trente pas l'une de l'autre ; & comme nous trouvames la froide la premiere, j'y mis dedans une baguette que j'avois, & l'ayant retirée, je fus surpris d'en voir le bout qui avoit touché au fond, comme metamorphosé en fer, & aussi pesante. Delà fumes vers la boüillante, de laquelle environ de dix pas loin vimes des animaux gros comme des plongeons, la pluspart rouges, qui sautoient & se joüoient ensemble, ce que nous admirames, nous arrétans une petite espace de temps ; mais si-tôt que nous en fumes proche, nous n'en vimes aucun, & nous en éloignans recommencerent à se montrer & se joüer comme auparavant; ce qu'ils font quand ils ne voyent personne auprés d'eux, & quand l'on en approche s'enfoncent au fond de cette fontaine, qui a plus de soixante brasse de profondeur, à ce que nous dirent nos guides.

Delà cheminames vers la Mer, où en estant à environ demie lieuë prest, commençames d'entendre un certain bruit, comme de voix plaintives, que nos guides me vouloient faire croire comme aux autres, estre lamentations des damnez, que le Diable tourmente, les rafraischissans en des glaces qui sont là, aprés les avoir rotis dans les flammes d'Hecla.

La curiosité nous porta tous d'aller voir ces glaces, n'y en ayant point autour de l'Isle qu'en cét endroit, où y estant tout prest, je vis que ces lamentations imaginaires de damnez provenoient de ces glaces, agitées par le vent & l'eau, se choquans les uns contre les autres, & contre des écueils.

Ces glaces, à ce que nous dirent nos guides, ne manquent point de venir là sur la fin du mois de Juin, & de disparoistre le quinze Septembre, qui estoit le surlendemain que nous y étions.

Delà repriment nôtre chemin pour retourner à Kirkebar, où nous y arrivames trois jours aprés; & de là nous re-

vinment vers nos bords, où nous y rencontrames le Gouverneur de l'Isle, accompagné de l'Evesque de Scalholt, qui estoient venus voir nos vaisseaux en ayans appris l'arrivée, & que nous venions de la Zemble.

CHAP. XXXXII.

Habitations, maniere de vivre, & superstitions des Islandois, & autres particularitez.

LES Islandois habitent la pluspart dans cavernes entaillées dans des rocs, & les autres dans des cabanes, construites comme celles de la Laponie, les unes faites d'os de poissons, & les autres de bois, couvertes de gazons, de terre, leur bestail & eux couchans sous un mesme toict, sont fort laids, & leurs Femmes aussi, & bazannez, se vetent la pluspart comme les Norwe-guiens, leurs chemises estant de toille de sarpillaire, & aucuns se vétent de

peau de Veau-marin le poil en dehors.

Ils vivent fort ſimplement, ainſi que tous les autres Septentrionaux, ſe couchent ſur de l'herbe ſeche, & quelques peaux pardeſſus tout habillez, ne faiſant qu'un lict pour tout ce qu'ils ſont dans une maiſon.

Tout leur travail eſt la peſche, ſont ſallés, incivils, brutaux, & preſque tous ſorciers, adorans un Diable, qu'ils nomment Kobalde, qui leur apparoiſt fort ſouvent en forme humaine, & auſſi une Idole de bois, entaillée avec un coûteau, aſſez mal baſtie, & fort hideuſe, qu'ils montrent rarement, crainte qu'elle ne leur ſoit priſe des Preſtres Lutheriens qui les inſtruiſent en la Loy Chrétienne tâchans de les delivrer de l'eſclavage de Satan.

Ils ont preſque tous des *Trolles*, qui ſont *Diables familiers*, qui les ſervent comme fidels ſerviteurs, les advertiſſant des accidens & maladies qui leur doivent arriver, les reveillent lors qu'ils dorment pour aller peſcher quand il y

fait bon, & s'ils y vont ſans leur avis ils ne prennent rien.

Ils ſont ſi experts en l'Art Magique, qu'ils font voir aux eſtrangers ce qui ſe paſſe en leurs maiſons, meſme leurs peres, meres, parents & amis qu'ils deſirent, ſoient vivans ou morts, & vendent auſſi le vent aux navigeurs pour aller où bon leur ſemble.

Le Commis de Kirkebar & d'autres m'ont aſſuré que ceux qui ſont à la peſche au bas d'Hecla le jour qu'il ſe donne quelque bataille en quelques lieux de l'Europe que ce ſoit, voyent des Diables entrans & ſortans de cette montagne, y menans des ames, & en allans querir.

S'il arrive que quelques-uns de leurs amis ſoit mort, & qu'ils en ſoient en peine, les cherchans s'apparoiſſent à eux tout triſtes, leur racontans comme ils ſont morts, & au Diable, qui leur eſt un rigoureux maître, que l'on n'a que faire de ſe mettre en peine d'eux, & qu'ils vont en Hecla.

Les campagnes d'Islande quoy qu'elles soient belles, & pleines de paturage, ne peuvent produire de bled ny autres graines propre à faire du pain, à cause du grand froid qu'il y fait, & du Nord-Est, que nous appellons vent de bize, qui y est vehement.

CHAP. XXXXIII.

Départ des Danois, avec qui estoit l'Auteur, du Cap Hori, de leur arrivée à Coppenhaguen, & du present que firent Messieurs de la Compagnie du Nord des deux cornes de Cheval-Marin, qu'ils croyent estre Licorne.

TROIS jours aprés que nous fumes de retour à nos vaisseaux de nôtre voyage d'Hecla, qui estoit le vingt-deux Septembre, un vent de Nord nous venant favorable, nous levames l'anchre, & partimes, prenans nôtre cours au Sud-Sud-Est. Ayans vogué quelques

jours un grand frais nous prit venant du Nord Nord-Ouëst, qui nous poussa jusques aux côtes de Norwegue, où reconnoissant les promontoires de Talso, qui est une petite Ville, bâtie sur une eminence, en laquelle il y a un fort beau Château, à quatre grande lieuë de pleine Mer, nous fumes joyeux, esperans de voir bien-tôt la fin de nôtre voyage; mais nous n'eumes pas vogué douze heures le long de la côte, que le vent changea avec la Lune, qui nous obligea de reprendre la hauteur de la Mer pour la tenir, crainte de retourner en arriere; ce qui n'empescha pas non-obstant tout le soin que nous peumes apporter, que le vent ne nous fit reculler de plus de quarante lieuës, & aprés il s'abaissa, & nous donna un grand calme, qui nous fit demeurer tout court. Pendant ce temps-là, nous apperceumes au Sud-Sud-Ouëst un Sielon tres-grand, qui fit beaucoup craindre nos Mariniers, & les obligea de ployer promptement tous les voiles, & d'abaisser

ſer les vergues juſques au bas, croyans qu'il viendroit ſe verſer ſur nous; mais il n'en approcha pas de plus de deux lieuës, où nous le vimes tomber. Ces Sielons ſont certaines nuées faites en colomnes fort noires, qui paroiſſent du Ciel à la Mer, & qui tombans ſur les Navires les font perir par l'abondance de l'eau dont ils l'empliſſent, les ſubmergeans par ce moyen en les enfonçans dans la Mer, s'ils en ſont pris à plonb. Aprés ce calme un vent de Nord Nord Eſt vint à nôtre faveur, qui nous aida à parachever nôtre route; ſi bien qu'au bout de dix jours nous arrivâmes à la rade de Coppenhaguen, où aprés aprés avoir ſalué le Château, nous y mouillâmes l'anchre, & auſſi-tôt on mit la chaloupe en Mer pour mettre pied à terre.

Eſtans entrez dans la Ville, Sa Majeſté eut avis que nous avions des habitans de la Zemble, qu'il nous fit commandement de luy mener, ce que nous fimes, & les voyant les admira, tant en

leurs vétemens que corporance, & commanda au Concierge du Château de leur donner ce qu'il leur faloit, & les faire parler, pour apprendre la langue du païs, nous fit faire recit des particularitez des païs où nous avions esté, les mœurs & maniere de vivre des peuples : Ensuite ayans pris congé de luy, nous fumes trouver nos Maîtres, pour leur rendre compte de nôtre navigation & de nôtre negoce, dequoy ils furent fort satisfaits ; puis firent approcher les Navires de Christianhawen, où y est le magazin, pour les décharger; ce qui fut fait en deux jours.

Un des principaux des interessez fut porter à Sa Majesté au nom de toute la Compagnie, les deux cornes de Cheval-Marin, que nous avions apportées qu'il receut, comme une chose dont l'on n'en peut estimer la valeur, croyant estre veritables cornes de Licornes, desquelles quantité d'Auteurs ont d'écrit les vertus, & les fit aussi-tôt mettre dans la chambre du Tresor, pro-

mettant pour ce present d'avantager les Messieurs de cette Compagnie de tout ce qu'il pourroit, & gratifia le porteur d'une chaine d'or avec son portrait, & l'affranchit de tous droits.

CHAP. XXXXVI.

Abus de la Licorne, & des vertus de sa corne.

ESTANT sur le sujet de la Licorne, de laquelle ont fait tant d'estat de la corne, pour les vertus qu'on luy attribuë, je diray qu'il est tres-difficile de sçavoir, quel animal c'est que la veritable Licorne, y ayant quantité d'animaux, que les Grecs appellent *Monoceros*, & les Latins *Vni-Cornis*, comme entre les bêtes à quatre pieds, plusieurs ânes & bœufs sauvages, le Taureau de Floride. Entre les Serpens, l'Aspic cornu & la Salamandre rouge. Entre les poissons le Pirassoipi, l'Elephan, & le Cheval-Marin, le Caspili,

l'Urelif. Plusieurs volatilles, & entre les incectes, cette espece d'Escarbot qui se trouve en Flandre, Angleterre & Picardie, que nous appellons Licorne volante,& autres animaux de differentes especes, desquels ils s'en trouvent en quantité aux Indes.

Les uns veulent que la Licorne soit un animal terrestre, les autres un aquatique, qui ne peut vivre que dans l'eau, & d'autres un amphibie qui vit sur la & dans l'eau.

Pline dit, que la Licorne est semblable à un Bœuf, toute tacherée de blanc, le pied fermé comme le Cheval.

Munster, qu'elle est semblable à un poulin de trois ans, de couleur d'une Bellette, ayant la teste comme un Cerf, les jambes gresles, & le pied de mesme, & qui porte sa corne au milieu du front, qui a deux coudées de long.

Marc Paul Venitien, dit qu'elle est semblable à un Elephan,un peu plus petite, de la mesme couleur, proportionnée de mesme,à la reserve de sa queuë,

qui eſt ſemblable à celle d'un Bœuf, & la teſte comme celle d'un Cochon, & ſi peſante qu'elle l'a toûjours baiſſée.

Philoſtargie, qu'elle a la teſte comme celle d'un dragon, au milieu de laquelle eſt une corne de moyenne grandeur, faite en limaçon, a de la barbe au manton, le col long, les pieds comme ceux d'un Lyon, & le reſte du corps ſemblable à peu prés à celuy d'un Cerf, & la peau comme celle d'un Serpent.

Heſidore, que c'eſt une beſte ſi agille, qu'il eſt impoſſible aux Veneurs de la prendre.

Loüis Paradis, que l'on nourrit les Licornes eſtant priſes, de pois, lentilles & féves. Que ce ſont animaux de la grandeur d'un Levrier d'attache, non ſi greſles; mais plus groſſes, ayant le poil de couleur de caſtor, fort uni, le col greſle, les jambes ſeches, les pieds fendus, comme ceux des biches, la queuë de meſme, la teſte courte & ſeche, le muffle ſemblable à celuy d'un Veau, les yeux grands, les oreilles

petites, & entre les deux une corne fort lice, de couleur par le dehors d'un obſcur bazané, longue d'un pied.

Thevet, que la Licorne eſt grande comme un Taureau de ſix mois, a les jambes & les pieds ſemblables à celles des aſnes, les oreilles comme celles du Rangiferé, qui porte ſa corne droit au ſommet de la teſte.

Louïs de Barthene, que la Licorne reſſemble à un Cheval baye, ayant le pied fendu, & ſa corne au milieu du front.

Volneſſe, veut que le Rhinoçeros ſoit la veritable Licorne, Garcias le Camphur, & Iean Corbichon l'Egliceron.

Albert dit, que la corne de Licorne a en ſa baze une palme & demie de largeur, qu'en diametre eſt longue a dix pieds. Louïs de Barthene, qu'elle a trois braſſes de long. Munſter trois coudées. Marc Paul deux. Louïs Paradis vn pied & demi. Nicolas Venitien un pied, & Cardan trois doigts ſeulement.

Pline dit, que la corne de Licorne eſt noire. Solinus de couleur de pourpre. Loüis Paradis de couleur de cœur de Rhubarbe nouvellement rompuë. Albert de couleur de celle de Cerf, & d'autres plus blanche que l'yvoire.

Quand je conſidere les opinions des Autheurs qui ont écrit de la Licorne, les uns d'une façon, & les autres d'une autre, me fait perſuader qu'ils n'en ont parlé, que pour ſe faire admirer, qui me le perſuade encore d'avantage eſt le docte Baccy, qui aſſure, que tels écrivains ne doivent eſtre creus, pour ne ſçavoir les particularitez de cét animal que par ouï dire, nul n'en ayant veu, eſtant une beſte controuvée, ainſi que le Phœnix.

Quant aux vertus de cette corne de Licorne, ſuppoſons qu'il y en ait, & que celles que l'on nous veut faire paſſer pour telles ſoient veritables. J'aſſure qu'elles n'ont point plus de vertus que celles de Cerfs, de Chévres & l'yvoire, dequoy on ſe ſert pour arréter les cra-

chemens & hemoragies de ſang, comme auſſi les flux de ventre ; ce qui ſe fait par la vertu aſtringeante qu'ont ces cornes, qui ne ſe devroit point nommer vertu, mais malignité neceſſaire; puisque par leurs aſtrinctions cauſée de la terreſtrité de leur ſubſtance, ferme les conduits des veines & arteres, poizon & non cardiaque, ainſi que la pierre d'un certain Gler de Conſeiller, composée de ſouffre & de vitriol, qui jettée dans vingt ſceaux d'eaux de Riviere, l'admet pour toutes maladies, ainſi qu'ont fait pluſieurs Charlatans des pierres precieuſes, des perles & de l'or, qu'ils ont voulu faire paſſer pour Alexitaires ; ce que les experts Medecins ont reconnu eſtre fourberies, & ſi l'on en reçoit quelque ſoulagement, c'eſt par la vertu des choſes dans quoy on les a miſes, & non par leurs vertus propres, ſoutenans qu'une choſe qui n'eſt point nourrie, comme ſont les perles, les pierres precieuſes & l'or, lequel s'il avoit cette faculté nutritive, les ri-

ches ne moureroient jamais de faim aux disettes pressantes, comme celle qui arriva au Siege de Jerusalem, quarante ans aprés la mort du Sauueur, comme le justifie Joseph en son Histoire Iudaïque. Sentiment contraire à celuy de Gabriel de Castagne, & autres de sa caballe, qui veulent que l'or pris par la bouche, soit le plus grand des antidotes, quoy que ce soit un poizon, qui par son odeur tuë les mineurs qui le tirent.

Pour encore faire connoistre, que la corne de Licorne n'est point cardiaque, c'est qu'elle n'a ny odeur, ny goust, non plus que les os; & partant n'a pas plus de vertu.

CHAP. XXXXVII.

Reflexion de l'Auteur sur la faute des Geographes, du placement de la Zemble, & de Groenland, & de certains qui ont écrit du Voygatt & des Samojedes.

DEPUIS mon retour des païs Septentrionaux, m'estant tombé entre les mains plusieurs cartes Geografiques de divers Auteurs celebres; je m'estonne de ce que tous manquent au placement de la Zemble, qu'ils mettent beaucoup moins avant dans le Pol Artic qu'elle n'est, à l'Est-Nord-Est de la Lapponie, quoy qu'elle soit tendante plus au Nord, & la mettent aussi separée de la Mer, & éloignée de Groenland de plus de douze cens lieuës, quoy que ces deux terres soient contiguës l'une de l'autre, les côtes de Groenland aboutissantes à celles de la Zemble; de telle sorte que si la quantité des neiges, & la rigueur du froid ne ren-

doit pas ces lieux inhabitables, on pourroit facilement aller par terre de Groenland à la Zemble, & de la Zemble passant les Patenostres entrer dans la Samojessie, pour delà aller dans la grande Tartarie, ou venir en Moscovie, comme voyé par cette petite carte.



Ie m'estonne aussi de ce qu'ils ne font ce détroit appellé Voygatt plus long

de dix lieuës Françoises, en ayant plus de trente cinq d'Allemagne, & nous montrent que par ce détroit nos Vaisseaux peuvent entrer dans la grand' Mer de Tartarie; ce qui ne se peut, quoy que l'on nous veulent faire acroire, que du temps du Prince Maurice de Nassau, un Vaisseau Hollandois y passa & entra en cette Mer de Tartarie (fausseté manifeste) ainsi que je l'ay fait voir au Chap. 37. ce détroit estant borné, comme je l'ay desja dit, des Patenotres, qui sont montagnes, dont la moindre a pour le moins demie lieuë de hauteur, que l'on dit estre toutes de glaces, qui ne se fondent jamais. Ce que je puis assurer, pour avoir esté dans ce détroit & proche de ces montagnes pendant la canicule, qui est la plus chaude saison de l'année, où j'y ay eu grand froid, l'Hyver durant toûjours en ce païs-là, ainsi que l'Esté és terres des Perroquets & Magelanique, qui sont dans le Pol Antarctique.

Comme les terres Australles sont

nommées inconnuës, l'on peut de mesme appeller les Septentrionalles, au delà desquelles, si nous y allions, soit par Mer ou par Terre, nous découvririons sans doute des terres habitées, que nous pourrions nommer nouveaux mondes, à l'imitation de Christophe Colomb, de Magellan, & autres qui ont ainsi nommé celles qu'ils ont découvertes, suivant le sentiment de Democrite, d'Epicure, & de Metrodore, qui veulent qu'il y ait plusieurs Mondes, contre celuy d'Hermes, Trismegiste, & de Platon, qui veulent qu'il n'y en ait qu'un, que Dieu a fait à son image & semblance, nul Homme n'en pouvant connoistre la fin, ny le commencement, le haut, le bas, ny le milieu; quoy que les Geographes en leurs Planispheres nous fassent voir le contraire par le Pol Arctic qu'ils font le plus haut du Monde, l'Antarctique le bas, & l'Equateur le milieu. A quoy ne s'accorde pas Strabo, qui veut que le milieu du Monde soit le Mont de

Parnaſſe en Grece, Beroſe, le mont Ararat en Armenie, & pluſieurs autres que c'eſt Jeruſalem, fondez ſur les paroles du Prophete Royal, *il a fait l'œuvre de nôtre ſalut au milieu de la terre.*

Je voudrois bien ſçavoir de nos Geographes, où ils placent la vieille Zemble, je croy que s'ils avoient eſté en la nouvelle, ils reconnoiſtroient qu'il n'y a que celle-là, que la nouvelle Hollande, Veſt Friſe, & le Cap d'Hyver, ſont dans le détroit du Voygatt, non au delà dans la grande Mer de Tartarie, où ils les mettent. Et celuy qui a fait la Relation de l'Etat du Grand Duc de Moſcovie, parlant des Samojedes, s'il avoit eſté dans leur païs, & eu leur frequentation, il n'auroit pas mis, qu'ils mangent les étrangers, que le Grand Du leur envoye des criminels pour eſtre devorez d'eux, ce qui n'eſt pas : Quoy que mal faits de corps & d'eſprit, ſans connoiſſance de Dieu, ſans crainte des tourmens en l'autre monde, croyans que leurs corps mourans, leurs ames

meurent auſſi, qu'ils ſoient des plus miſerables de la terre, ne vivans en Eſté que de chair d'Ours, Loups, Renards, Zoublines, Corbeaux, Aigles & autres ſauvagines qu'ils mangent à la chaſſe ſans eſtre cuite, & dans leurs cabanes ſeulement boucanée, en Hyver rien que de la ſechée au Soleil, qu'ils ont fait proviſion l'Eſté, ſi ce n'eſt que par hazard ils tuent quelques Ours qui viennent pour les devorer dans leurs cabanes, ne trouvans rien en la campagne : Toutesfois ils ne laiſſent pas d'eſtre bons hoſpitaliers, recevans les eſtrangers comme eux, ſans leur faire de tort, quoy qu'ils paroiſſent fort cruels & méchans, ne l'eſtans pas, mais ſimples, ce qui eſt ſurprenant, pour étre voiſins des plus méchans du monde, qui ſont les Tartares & les Tingoeſes, qu'ils frequentent fort, & negocient avec eux, ainſi qu'ils font avec les Siberiens, Borandiens & Lappons.

FIN.

